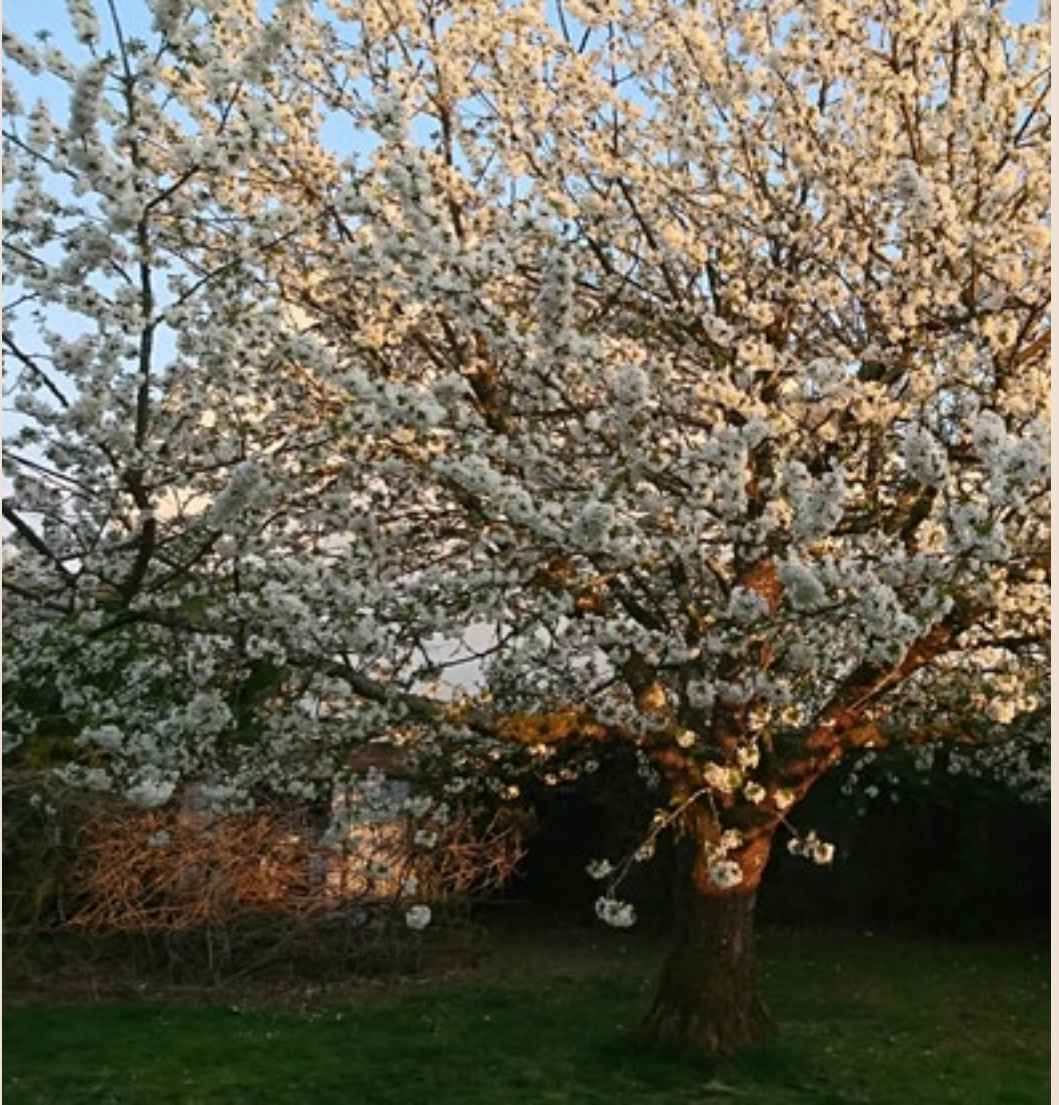


*Collectif dé-masqué*

**MARS 2020**



**Recueil de textes de 20 auteur-trice-s**

Geraldine Catino, Sophie Cauderlier, Isabelle De Vriendt, Philippe d'Huart, Chadia Faiz, Olga Gelgessen, Rosetta Gianfelice, Lorenzo Massa, Dominique M, Kaspj N'Dia, Marianne Pero, Antonia Raya Garcia, Myriam Rochdi, Regina Röhrer, Amanda Dos Santos Machado, Olivier Schneider-Depouhon, Marie Tichon, Guy Van Deursen, Sylvie Van Molle et Melissa Vicaut

*Collectif dé-masqué*

**MARS 2020**

**Recueil de textes de 20 auteur-trice-s**

Geraldine Catino  
Sophie Cauderlier  
Isabelle De Vriendt  
Philippe d'Huart  
Chadia Faiz  
Olga Gelgessen  
Rosetta Gianfelice  
Lorenzo Massa  
Dominique M  
Kaspy N'Dia

Marianne Pero  
Antonia Raya Garcia  
Myriam Rochdi  
Regina Röhrer  
Amanda Dos Santos Machado  
Olivier Schneider-Depouhon  
Marie Tichon  
Guy Van Deursen  
Sylvie Van Molle  
Melissa Vicaut

Droits d'utilisation :

*Mars 2020* du Collectif dé-masqué

est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition

selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[ texte complet sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/be/> ]

ScriptaLinea, 2020.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – 1190 Bruxelles (Belgique)

**[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)**

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrivains,

contactez-nous :

**[contact@scriptalinea.org](mailto:contact@scriptalinea.org)**

## Quelques mots sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *Mars 2020* a été réalisé par le Collectif dé-masqué dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et, ouvert·e aux expertises multiples et diverses, s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année, les collectifs d'écrits se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

**Isabelle De Vriendt**

Coordinatrice de l'AISBL ScriptaLinea




## Quelques mots sur le Collectif dé-masqué

À vous qui nous lisez,

Inconnu·e·s d'hier, virtuellement relié·e·s par nos écrits aujourd'hui, nous ne nous serions probablement jamais rencontré·e·s sans cet événement insoupçonné qui, soudain, a fait irruption dans nos vies : **le confinement**. C'est pourquoi le thème s'imposait !

Facteur d'isolement, ce qui aurait pu être une calamité fut, pour le collectif, une opportunité d'ouvrir son projet à des auteur·trice·s des différentes latitudes, parfois séparé·e·s par de nombreux kilomètres. C'est ainsi que des membres issu·e·s des plusieurs collectifs de ScriptaLinea, uni·e·s par le même plaisir d'écrire, ont tissé des liens via le net. Témoignages de cette période historique, des textes, des vécus personnels ont été conçus et transmis comme des morceaux d'intimité partagés hors des frontières qui imposent la proximité.

Pendant une accalmie de l'épidémie, la plupart d'entre nous ont pu se réunir « en vrai ». Situation étrange et inédite que de se rencontrer en chair et en os, le visage partiellement couvert mais... les yeux dans les yeux !

Le Collectif dé-masqué est né de la volonté de surmonter, à travers l'écriture, une période éprouvante nous confrontant à l'isolement.

Chaque mot, chaque phrase que ce recueil expose est la preuve d'une liberté qui porte des ailes quand l'écrit se met à voyager !

**Geraldine Catino, Sophie Cauderlier, Isabelle De Vriendt, Philippe d'Huart, Chadia Faiz, Olga Gelgessen, Rosetta Gianfelice, Lorenzo Massa, Dominique M, Kasy N'Dia, Marianne Pero, Antonia Raya Garcia, Myriam Rochdi, Regina Röhrer, Amanda Santos, Olivier Schneider, Marie Tichon, Guy Van Deursen, Sylvie Van Molle et Melissa Vicaut**

Membres du Collectif dé-masqué

*Collectifs d'écrits*

# Table des matières

Éditorial . . . . .	10
<i>La Couronne</i> . . . . . Lorenzo Massa . . . . .	13
<i>Année 2020</i> . . . . . Antonia Raya Garcia . . . . .	15
<i>Veiller</i> . . . . . Isabelle De Vriendt . . . . .	17
<i>29 avril 2067</i> . . . . . Sophie Cauderlier . . . . .	25
<i>Quelque part en Italie, dans mes montagnes molisanes...</i> . . . . . . . . . . Rosetta Gianfelice . . . . .	29
<i>Sur un banc (du Parc Jacques Brel)</i> . . . . . Marie Tichon . . . . .	36
<i>Je t' imagine</i> . . . . . Melissa Vicaut . . . . .	37
<i>La peur de soi-même</i> . . . . . Amanda Dos Santos Machado . . . . .	41
<i>Hier encore</i> . . . . . Marianne Pero . . . . .	47
<i>Prises de conscience</i> . . . . . Guy Van Deursen . . . . .	49
<i>Santé à l'inégalité !</i> . . . . . Regina Röhrer . . . . .	53
<i>Les Affaires</i> . . . . . Lorenzo Massa . . . . .	57
<i>NO DIARY</i> . . . . . Geraldine Catino . . . . .	59
<i>Passe-temps en période de restriction</i> . . . . . . . . . . Antonia Raya Garcia . . . . .	65
<i>Bruxelles, 15 août 2020</i> . . . . . Geraldine Catino . . . . .	69
<i>Les enfants dans le confinement</i> . . . . . Olga Gelgessen . . . . .	71
<i>Me laisser confiner par la nature !</i> . . . . . Guy Van Deursen . . . . .	73
<i>A buggé</i> . . . . . Dominique M . . . . .	77
<i>Bouleversement</i> . . . . . Antonia Raya Garcia . . . . .	79
<i>À distance</i> . . . . . Chadia Faiz . . . . .	83
<i>Le jour d'après</i> . . . . . Marianne Pero . . . . .	91
<i>Pandémie</i> . . . . . Olga Gelgessen . . . . .	93
<i>Ma méditation (chant)</i> . . . . . Regina Röhrer . . . . .	95
<i>Le Départ</i> . . . . . Lorenzo Massa . . . . .	97
<i>Ôter les lunettes</i> . . . . . Isabelle De Vriendt . . . . .	99
<i>Masquée</i> . . . . . Marie Tichon . . . . .	104
<b>C O N F I N E M E N T</b> . . . . . Marie Tichon . . . . .	105
<i>Non envoyées</i> . . . . . Sylvie Van Molle . . . . .	107
<i>J'ai peur de toi</i> . . . . . Marianne Pero . . . . .	119
<i>Virose mentale</i> . . . . . Myriam Rochdi . . . . .	121
<i>Lq Bqnque Pqssqnte</i> . . . . . Lorenzo Massa . . . . .	127
<i>Rouge</i> . . . . . Olivier Schneider-Depouhon . . . . .	129
<b>CORONAVIRUS</b> . . . . . Marie Tichon . . . . .	133
<i>Au Fond des Tours</i> . . . . . Lorenzo Massa . . . . .	137
<i>Celui d'après</i> . . . . . Myriam Rochdi . . . . .	139
<i>Le long du canal</i> . . . . . Sophie Cauderlier . . . . .	145
 <i>Je ne marche pas, je rêve d'un autre monde</i> . . . . .	149
 Les auteur·trice·s . . . . .	164
 Le parcours d'écriture . . . . .	172
 Remerciements . . . . .	175



# Éditorial

**D**epuis mars 2020, nous vivons au rythme des contraintes imposées par le Covid-19 et des mesures prises par le Gouvernement en vue d'enrayer la crise sanitaire qui nous assaille.

Une de ces mesures, et non des moindres, est **le confinement**.

Il a soulevé, et soulève toujours, bien des polémiques entraînant inquiétudes, angoisses, frustrations, limitation déchirante dans les contacts familiaux, sociaux et aussi professionnels.

Et pourtant, devant toute cette détresse, nos ressources les plus enfouies se sont réveillées. Le sentiment de danger imminent a mobilisé en nous des trésors de solidarité, de générosité, de créativité.

Plutôt que de se laisser gagner par cette ambiance morose et néfaste, notre collectif a voulu prendre le dessus au moyen de l'écriture – antidote bien salubre contre ce cantonnement imposé. Chacun-e a donné libre cours à son imagination, à son ressenti, à ses émotions, à ses colères, à ses peurs avec aussi parfois une pointe de dérision.

Démarche riche et thérapeutique, s'il en est, défiant cet isolement si douloureux et éprouvant pour beaucoup d'entre nous.

La crise sanitaire et le confinement ont donc été le thème central de notre recueil.

Nous avons voulu y raconter notre quotidien, nous évader, nous soutenir, imaginer d'autres présents et futurs et nous interroger. Se sont aussi dessinés des horizons parfois sombres, parfois idylliques mais également l'espoir de jours meilleurs.

Nous vous invitons à découvrir nos écrits, à vous y reconnaître, à vous laisser emporter, à vous évader.

Bonne lecture !

**Le Collectif dé-masqué**



## La Couronne

*Lorenzo Massa*

Il était une fleur  
 sur laquelle une couronne vint poser  
 sa délicate intention.  
 « Bonjour ! » lui dis-je chaleureusement.  
 La couronne apeurée voltigea  
 et posa sur un charme  
 une meilleure attention.  
 « Ne t'en va pas,  
 je ne veux pas te capturer  
 ni souffler tes plumes. »  
 La couronne, dubitative, murmura :  
 « C'est étrange... »  
 « Qu'est-ce qui est étrange ? » lui demandai-je.  
 La couronne me répondit ainsi :  
 « Alors que tout le monde porte un masque  
 pour me tromper,  
 tu convoites mes plumes pour l'écrire  
 et inspires  
 ma confiance. »  
 Je répondis à mon tour :  
 « La fleur,  
 sur laquelle tu choisis de te poser,  
 selon son humeur,  
 réserve ou révèle  
 son bouquet. »





Je tendis les bras vers elle,  
et la couronne voltigea à nouveau  
de fleur en fleur.

Ce fut le temps  
à souffler toutes ses plumes.  
Ne pouvant plus voler,  
la couronne se posa une dernière fois  
et laissa,  
en signe de paix, son empreinte  
dans le cœur  
de l'homme qu'elle aime.

## Année 2020

*Antonia Raya Garcia*

Les douze coups ont sonné  
En fanfare l'année 2020 est arrivée !

Nombre rond, nombre esthétique  
Serait-ce une année prolifique ?  
Échange de vœux de bonheur  
Nous chantons en chœur  
Tous les espoirs sont permis

Une situation inédite  
Se présente bien vite  
Un virus nous assaille  
Ronge, tue sans état d'âme

Confinement  
Enfermement  
Tel est notre nouvel horizon  
Pour certains, une réelle prison

Notre monde est désespéré  
Les décès se comptent par milliers  
Espoirs balayés  
Avenir muselé

La pandémie ravage  
La pandémie saccage  
Les familles  
Hurlent leur douleur  
Déchirement et horreur



Confinement  
Enfermement  
Serait-ce finalement l'année du désespoir ?  
Sans équivoque, elle marquera l'Histoire

Gardons confiance  
Viendront assurément des jours meilleurs  
Patience  
La vie reprendra en douceur  
Pleine d'espérance et de couleurs.

## Veiller

Isabelle De Vriendt

*Après la tension, la relâche. C'est là que les accidents arrivent, c'est alors que l'inattendu survient.*

*Et pourtant. Le temps s'est trop étiré pour que tout s'oublie. Chacun a pris soin de penser le monde. Panser ? Ah ? Vraiment ?*

**25 avril.** Notre ami Jan l'annonce, nous allons déplacer la fête des mères. D'une semaine. Pour... ? Pour pouvoir lui déposer un cadeau devant la porte, à notre mère.

Et donc, pour... ? Pour... ? Pour acheter acheter acheter ! Car oui, d'ici là, tous les magasins auront ouvert leur porte ! Comme c'est bien pensé ! Sans cette décision, Maman, cette année, tu aurais eu un cadeau version jardinage ou couture !<sup>1</sup>

Dis, Jan, tu penses vraiment qu'on va tomber dans le panneau ?

Chacun sait, chacun vit le précieux de ce moment où enfin nous la reverrons, notre mère. Cela suffira. Un sourire, des larmes, et peut-être – quelle transgression ! – des fleurs cueillies dans un parc. On dessinera le baiser dans le ciel.

Qu'importe le cadeau si on ne peut pas voir celle qui nous a mis au monde !

Dis, Jan, tu as quoi, toi, dans les tripes ?<sup>2</sup>

1. En Belgique, après plus d'un mois de confinement généralisé, les magasins de bricolage et de couture ont pu ouvrir, avant les autres.

2. Le 25 avril, Jan Jambon, Ministre-Président en Flandre, propose de reporter d'une semaine la fête des mères, prévue le 10 mai en Belgique. L'organiser le 17 mai permettrait aux enfants de lui acheter un cadeau – ouverture de tous les magasins le 11 mai – sans pour autant pouvoir la voir – visites permises le 18 mai. <https://plus.lesoir.be/296944/article/2020-04-25/jan-jambon-propose-de-reporter-la-fete-des-meres-dune-semaine-en-flandre>



**27 avril.** Herve. Un gîte est occupé, ces jeunes doivent être délogés, interdiction fédérale de louer quelque gîte que ce soit (louer : verbe transitif qui pointe en objet de la plainte tant le propriétaire que les locataires). Sauf que personne ne loue à qui que ce soit. Délit de solidarité. Les occupants viennent d'Érythrée.

Heureusement, la solidarité appelle la solidarité, si si ! Des habitants frappent à la porte du bourgmestre – façon de parler, confinement oblige ! La porte s'ouvre, on daigne tolérer l'interdit. Les intrus en sont quittes pour faire une demande d'asile en bonne et due forme. Ah ? On veut qu'ils restent, finalement ? C'est à n'y plus rien comprendre !

Tiens, au fait... Qui a vendu la mèche ?<sup>3</sup>

**1er mai.** Fête du télétravail, scande-t-on sur les écrans virtuels. Jour du muguet, le bonheur qu'on se souhaite, pour la lumière revenue et les parfums des sous-bois.

Mais gare à qui viendrait installer des tréteaux le long de la route pour en vendre, du muguet ! Attention aux agglutinations, risques de transfert incongru du mal qui ronge notre humanité ! Et puis, pas question de faire concurrence aux fleuristes, dit-on ; eux ont dû fermer boutique !

Et toi, alors, tu n'offriras pas de muguet à Madame ? Ah ! Moi, j'en ai dans mon jardin ! Ah... ! Tu as un jardin ! Tout s'arrange !

Et si tout le muguet de mon jardin, j'ai envie de l'offrir, moi, aux rares passants qui ont dû prendre leur voiture pour un déplacement

---

Le 6 mai, le Conseil National de Sécurité autorise à 4 personnes maximum d'entrer dans un foyer à partir du 10 mai. Avant la réouverture massive des magasins, le 11 mai. Tout rentre dans l'ordre.

3. [https://www.rtbf.be/info/regions/liege/detail\\_herve-les-migrants-installes-dans-un-gite-en-plein-confinement-vont-ils-etre-expulses?id=10490188](https://www.rtbf.be/info/regions/liege/detail_herve-les-migrants-installes-dans-un-gite-en-plein-confinement-vont-ils-etre-expulses?id=10490188)

essentiel un jour férié ? Je peux, ça ? Offrir du muguet à des inconnus ? Leur partager un peu du bonheur qui a poussé dans mon jardin ?...<sup>4</sup>

**8 mai.** Le matin sent bon le frais. Ils sont rares, ces matins parfumés, dans l'année. Ils te mettent en joie, c'est le réveil d'une mémoire ancestrale qui reconnaît l'odeur du monde d'avant, bien avant ta naissance.

Tu pars chargée d'un sac à dos, par le chemin qui mène au bas du village. Sur le parking d'un restaurant qui borde la route s'est installé un maraîcher de la région ; les étals verdissent le gravier, les cageots ne demandent qu'à se vider, balances et terminaux de paiement sont prêts à recevoir.

Tu te rappelles l'annonce, peu avant la crise sanitaire, qu'on irait progressivement vers la suppression de la monnaie physique ; on a fait un bond dans cette direction, presque malgré nous, malgré toi. Tu es dans la file pour payer, ta carte en poche.

Respect des distances, désormais. La file borde un étal entier. Une dame, derrière toi, se rapproche, t'interpelle – il n'y a pas de balance, comment savoir ce qu'est un kilo ? Tu ne dis rien, tu continues à lui tourner le dos, tu ne peux pas l'aider. Et ce qui te dérange, ce qui te dégoûte, même, c'est le mouvement de recul que tu as amorcé, pour respecter la distance. Tu t'es écartée d'elle, plutôt que de l'aider, comme tu le faisais, avant.

Tu n'es pas fière. Et ta nature à toi, qu'est-ce qu'elle devient, dis, dans cette dictature coronaire ?

---

4. L'interdiction aux fleuristes et aux vendeurs ambulants de perpétuer la tradition du 1er mai fait l'objet de plusieurs interviews en radio. Depuis le 6 mai, les vendeurs ambulants peuvent vendre leur marchandise avec l'accord de la commune et en restant isolés. Les marchés restent interdits.



**12 mai.** Journée internationale des infirmières et des infirmiers. De nombreux chauffeurs – au féminin, on écrit quoi ? chauffeures ? – de trams et de bus se retirent. Pas assez de sécurité. Pas assez de contrôle et de garanties, pour un respect du port du masque.

Certains montrent du doigt ces désobéissants. Beaucoup, en fait. « Où est la solidarité ? » La solidarité... ? On a mis en avant la santé. Les transports publics ont fonctionné pour acheminer ceux qui devaient travailler, malgré tout, pour soigner la vie et soigner la ville. On leur a dit merci, pour s'être mis en première ligne. Et maintenant, on met en veille l'urgence de santé pour que le commerce reprenne !!? Tant pis si on y sacrifie des chauffeurs, avec une proximité qui va contre le bon sens – le sens qu'on nous a enseigné, ces dernières semaines, avec des méthodes proches du lavage de cerveau.

Il y a un temps pour tout. Pour tout ? La solidarité, ça va dans un seul sens ? Ne peut-on pas penser une société avec du respect pour chacun ?

À l'heure où l'on déconfiner, quelle attention pour la culture, aussi ? Celle qui, dès le début du confinement, s'est donnée avec générosité, derrière nos écrans et même dans la rue, à la manière de l'orchestre sur le Titanic. Elle qui – pour qui ne le savait pas – s'est révélée au coeur de l'humain, la voilà oubliée, méprisée, exsangue. Solidarité, vous avez dit ?

**14 mai.** Du fond de mon lit, mon coeur sourit. Je lis la naissance d'un plan Sophia, porté par Sophie et sa grande famille des Grands décideurs. Est-ce si facile ? Ont-ils subitement compris ? On est encore dans les pouvoirs spéciaux, il faudra voir si les mêmes seront amenés à gouverner, par après. Mais la surprise est immense. Mon coeur sourit.

Je m'en vais écouter les nouvelles. Le plan existe bien, mais il est porté par des savants, non par Sophie. Je relis l'article, je

décèle les ambiguïtés. Je reviens sur terre. Mais le bien que ça m'a apporté, je ne l'oublierai pas, il m'aidera à avancer dans cette direction-là.<sup>5</sup>

*Déconfinement. Espacement de l'écriture. Mais pas de la veille.*

**15 juillet.** Été. Relâchement. Léger rebond. Il faut agir. Sophie devant la presse. Rappel à l'ordre, appel à la vigilance. La cible : les jeunes, premiers vecteurs de transmission. Danger. Une jeune fille de 18 ans est décédée aujourd'hui.

le décès d'une jeune femme de 18 ans ce jour

le décès d'une jeune femme de 18 ans ce jour

le décès d'une jeune femme de 18 ans ce jour

... ce jour<sup>6</sup>

J'ai envie de crier. Je suis révoltée.

Je pleure.

Je pense à cette famille qui, ce matin, a reçu l'appel de l'hôpital, comme une ligne qui coupe la vie en deux. Je pense à ces parents amputés de leur enfant, je pense aux soeurs, aux frères, aux cousins, cousines. Je pense aux amis.

On utilise leur enfant encore chaude, on la donne en pâture pour alimenter les peurs. Il faut choquer. La fin justifie les moyens. Mine de rien, on crache sur la douleur d'une famille. Personne ne saura de qui on parle. Il n'y aura pas de détails, oh, non. Mais celles et ceux qui souffrent sauront que c'est de leur aimée qu'il s'agit. Et c'est déjà trop. Cruauté. Pourquoi aller jusque là, Sophie ?

5. Le plan Sophia, trop vite oublié : [https://www.rtbef.be/info/economie/detail\\_1-apres-coronavirus-le-plan-sophia-pour-une-economie-melant-developpement-durable-et-solidarite?id=10501971](https://www.rtbef.be/info/economie/detail_1-apres-coronavirus-le-plan-sophia-pour-une-economie-melant-developpement-durable-et-solidarite?id=10501971)

6. <https://www.facebook.com/watch/live/?v=2630539587264068-6'35''> et suivantes



**9 août.** Il fait chaud, très chaud ; tout le pays est au ralenti. Seules respirent les Ardennes et la mer. Il y a deux jours, quand même, les esprits se sont échauffés sur la Montagne blanche, en bord de mer. Une scène digne d'une planche d'Uderzo et Goscinny.

Les autorités côtières montrent leurs biceps en réponse. Serrage de vis. Interdiction de trains supplémentaires, filtrage à l'arrivée pour qui n'a pas de laissez-passer – une réservation d'hôtel ou de restaurant.

La mer n'est pas à tout le monde, semble-t-il. Selon les communes, elle est réservée à qui a une voiture ou une résidence secondaire, à qui a les moyens de se payer un restaurant, un hôtel, à qui consomme.<sup>7</sup>

Ostensible lutte des classes, failles cachées soudain mises au jour, impudiques grisailles d'une société construite sur le capital et l'inégal. Et que les pauvres crèvent de chaud dans leurs villes bétonnées !

**27 août.** Approche de la rentrée scolaire. Un sujet sur le coût de la rentrée. « Komkommertijd<sup>8</sup> », dirait notre ami Erik, expression flamande pour désigner les sujets récurrents, entendus, communs à une majorité de spectateurs et qui servent à remplir les longues minutes du Journal en plein été vide d'infos. Sauf qu'ici, oui, cela fait du bien de se plonger dans un sujet qui n'a pas d'accents viraux.

L'équipe de tournage a fait intrusion dans une famille, on s'attarde sur la fille et sa maman. Je crois rêver. On y parle du coût

---

7. <https://www.lalibre.be/belgique/politique-belge/la-gouverneure-de-flandre-occidentale-demande-que-les-trains-de-la-sncb-ne-soient-pas-bondes-les-trains-supplementaires-n-asurent-pas-la-repartition-promise-5f2fb2287b50a677fb758b5f>

[https://www.rtb.be/info/societe/detail\\_afflux-a-la-cote-les-touristes-d-un-jour-interdits-a-knokke-et-blankenberge-ostende-demande-de-limiter-les-trains?id=10558154](https://www.rtb.be/info/societe/detail_afflux-a-la-cote-les-touristes-d-un-jour-interdits-a-knokke-et-blankenberge-ostende-demande-de-limiter-les-trains?id=10558154)

8. Littéralement : « Saison des concombres »

– élevé – de l'attirail nécessaire aux loisirs de l'enfant. Tenue de sport – l'enfant a grandi –, longe – elle fait de l'équitation –, flûte traversière... Il est clair que cette famille a les moyens.

Une gifle. Une gifle à la société civile qui condamne le coût de la rentrée scolaire. Un camouflet, surtout, à toutes ces familles qui ne peuvent s'offrir le moindre loisir, à cause du coût de la vie, précisément.

Comment peut-on servir cette réalité partielle et partielle et ignorer à ce point le déchirement, chaque fin d'été, entre les factures à payer et les rêves des enfants jamais comblés ?

*Arrêt subjectif dans l'écriture. Que nos rythmes endiablés ne nous éloignent pas de cette veille.*

29 avril 2067

*Sophie Cauderlier*

Jalhay, le 29 avril 2067

Mes très chers,

Aujourd'hui j'ai 94 ans.

Ce soir, je ne serai plus. J'irai rejoindre Gérard, mort il y a 9 ans presque jour pour jour, c'était le 20 avril 2058. Il s'en est allé le jour de ses 85 ans dans un accident d'ULM avec son cousin Albert ; ils étaient partis observer l'aigle royal en vol dans les Cévennes.

29 avril 2020. J'ai fait un rêve. Ce jour-là, j'ai 47 ans et l'intime conviction que je suis exactement à la moitié de ma vie. Quelle sensation ! Avoir le sentiment d'avoir déjà vécu toute une vie et la douce illusion d'en avoir une autre à vivre, encore.

Sans jamais les avoir notées, je n'ai rien oublié des sensations que ce rêve m'a procurées : l'air du matin parfumé par la pluie de l'aube – explosion végétale senteurs rose et chèvrefeuille –, tandis que l'eau ruisselle sur mon corps éveillé par le chuchotement délicat du « bon anniversaire, ma princesse ! » de Gérard, déposé au creux de l'oreille, alors que l'odeur de préparation de crêpes se répand dans la maison depuis la cuisine où s'affairent Jeanne, Frédéric et Gaspard.

Vertige et toute puissance. Quel merveilleux cadeau d'anniversaire de s'éveiller un matin et recevoir un colis gonflé de quarante-sept années de vie.

Il faut dire qu'en ces temps troublés – à l'époque, nous vivions à Bruxelles, confinés depuis le 18 mars 2020 –, la vie avait pris



une autre couleur, un rythme plus lent, plus de saveur, s'était chargée de questionnements. Confinement : mot, si pas inventé, découvert par la population mondiale à l'occasion de la pandémie de coronavirus, le Covid-19 de son petit nom, ayant à ce jour-là déjà fait 7501 victimes en Belgique, 211.170 dans le monde.

On ne peut pas dire que cela nous était tombé dessus sans prévenir. Je me souviens très bien des débats. On avait eu quelques mois pour voir venir, prévoir les stocks de protections (masques, gel hydroalcoolique...), gérer l'approvisionnement de médicaments, se préparer à faire face. En décembre 2019, les autorités sanitaires de Wuhan (ville peuplée de onze millions d'habitants), capitale de la province du Hubei, en Chine, avaient signalé un groupe de patients atteints de pneumonie de cause inconnue. Un nouveau type de coronavirus avait été identifié comme la cause de cette maladie. Une histoire de chauves-souris et de pangolins. Une conséquence de plus de la folie humaine. Depuis lors, l'épidémie s'était propagée à de nombreux pays sur tous les continents...

Ce rêve était sans doute le fruit d'un instinct de survie ; travail nocturne d'un cerveau lessivé de nouvelles macabres et déprimantes diurnes. S'il est vrai que la majorité de la population respectait les règles de confinement, ce n'était pas facile pour tout le monde. « Rester chez soi », « Je suis à la maison », « Stay home », « Flatten the curve », « Please stay at home », « Blijf in uw kot », « Stay safe »... La liste était longue.

Moi, j'étais sage-femme, alors évidemment, je continuais à travailler. Les femmes continuaient à accoucher, les bébés à naître, même si le virus menaçait l'humanité. Il y avait des morts. Il y avait des naissances. Le cycle de la vie !

Je n'étais pas à plaindre, j'adorais mon métier, ma vocation, devrais-je dire. Je me sentais utile et légitime dans ce quotidien. J'avais la chance de me trouver du bon côté de la barrière, du côté de la vie. Pour mes collègues aux soins intensifs, en

gériatrie, aux urgences... c'était un autre combat. La mort frôlée à chaque pas.

À la maison, nous mesurions également le privilège que nous avions de vivre à cinq dans la bonne humeur et l'amour, à la maison, qui, en ce printemps radieux, nous offrait une pièce supplémentaire : le jardin. Les enfants étaient assez grands pour se gérer seuls. Nous savourions les moments en famille et cultivions la complicité.

Le plus dur, dans cette pandémie, fut l'isolement des personnes seules, l'hécatombe dans les maisons de repos où les aînés restèrent prisonniers et abandonnés, l'absence de contacts physiques surtout pour les enfants et les ados, l'oubli des personnes sans papiers, sans domicile, sans rien, sans amour..., toutes ces familles endeuillées empêchées d'accompagner le départ de leurs défunts, toutes les personnes malades qui avaient peur d'attraper LE virus, toutes ces âneries qu'on voyait et qu'on entendait partout, qui poussaient à la désobéissance, à la transgression des règles, au nom de qui ? au nom de quoi ? Et finalement, comprendre que notre petite planète, elle aussi, avait avant tout besoin d'un bon docteur parce qu'elle était en piteux état.

Il y avait de quoi être inquiet.

Après sept semaines passées cloîtrés chez eux, les gens ont pu commencer à sortir. D'abord pour aller faire des courses dans les magasins de bricolage et les pépinières. Ensuite dans tous les autres commerces. Après, certains enfants ont pu retourner à l'école. Mais là, ce fut le grand bordel. Je vous renvoie aux coupures de journaux de l'époque qui relatent cela dans les moindres détails.

À partir de ce moment-là, les choses ont changé, le monde, forcé de s'arrêter, s'est remis à tourner, mais différemment. Je ne me rappelle pas très bien... c'est devenu un peu flou.



Toujours est-il qu'un miracle est arrivé...

Ah, si je ne m'étais pas obstinée à m'inscrire aux 20 Km de Bruxelles l'année passée... Vous avez bien essayé de m'en dissuader. Cela faisait 3 ans que je n'avais plus couru 20 km. Elise, mon amie d'enfance, et moi courions une dizaine de kilomètres tous les mercredis matin... on était entraînées... En ce dimanche de mai '66, le ciel était radieux. Mangé mon plat de pâtes à 5h du mat', comme d'hab. Nous ne visions pas la performance. Nous savions bien que nous obtiendrions la médaille de notre catégorie !

Un petit malaise au kilomètre onze, en bordure de forêt de Soignes, la chute redoutée, col du fémur cassé...

La suite s'est enchaînée très vite, vous la connaissez.

Après une courte hospitalisation au CHU de Liège, je suis entrée en maison de repos. Un havre de paix en bordure des Fagnes. J'y suis soignée, entourée, chouchoutée. Jamais je n'aurais imaginé qu'une maison de repos puisse m'offrir tant de bien-être.

Alors, comme ce soir je m'en irai, je veux vous faire un adieu.

Ma vie fut un cadeau. Ce bonheur vécu, cet amour cultivé, cette tendresse récoltée, je veux vous les partager, vous les donner en héritage. Et la clé de ce trésor se trouve en vous. La passion que vous nourrissez pour ce qui vous anime, pour ceux qui vous sont chers, pour l'humanité et pour la planète Terre. Gardez comme objectif l'inaccessible étoile. Le but n'est pas ce que vous cherchez à atteindre mais le chemin à parcourir (disait à peu près David Le Breton).

*Stella*

« Eclaire ce que tu aimes sans toucher à son ombre » Christian Bobin

## Quelque part en Italie, dans mes montagnes molisanes...

*Rosetta Gianfelice*

10 mars jour J\* : Premier jour du confinement. Quelques semaines auparavant, les femmes du village se sont réunies pour préparer, le 8 mars, journée internationale des femmes, elles m'avaient invitée à cette rencontre. Tout se mettait en place... Coup de tonnerre, la veille de notre journée particulière, on apprend que le gouvernement italien a décidé que le 10 mars, toute l'Italie serait confinée ! Par mesure de précaution, nous décidons d'un commun accord de postposer cette fête.

### **Jour J\*+43**

Dans cette grande période d'agitation, je ne sais pas quoi penser, je suis comme la pendulette de cette balance trébuchet, sur le meuble de la salle à manger à Bruxelles. Je passe de l'espérance à l'incompréhension totale. Je me pose mille questions. Je cherche des réponses partout et qui plus est, je les accueille toutes. Par conséquent je me retrouve dans une confusion totale.

Je suis pour l'instant devant ce dilemme : dois-je m'informer ou pas ! Telle est ma question ! Malgré leur partialité parfois, je soutiens quand même les journalistes de tous bords, par principe. C'est grâce à eux que nous apprenons ce qui se passe dans le monde donc je décide d'écouter les médias. Au début, je suis à l'affût de la moindre information sur le sujet qui nous préoccupe. Je n'ose pas y mettre un nom de peur de le voir se matérialiser ici en moi autour de moi, c'est terrible.





Comme je me sens très agitée, je décide de ne suivre les informations qu'au compte-gouttes, le matin, dans ma salle de bain et le soir, avant d'aller me coucher ! Mais je me rends compte que même cette semi-rétention volontaire d'informations, c'est déjà de trop ! Après la vision de toutes ces personnes qui s'agitent dans les hôpitaux, des politiques qui se contredisent, des salles de presse surchauffées, la vue de ces camions remplis de corps qui traversent la ville de Bergamo et ces médias qui nous assomment de chiffres en augmentation de nouveaux cas de décès encore et encore, je me retrouve anéantie, épuisée, exténuée.

Non ! Je dois m'éloigner un peu de toute cette agitation qui me tétanise, m'embrouille l'esprit, me terrasse ! D'ailleurs, les médias racontent toujours la même chose. D'ailleurs, on ne nous dit pas tout ! D'ailleurs, on ne nous montre que ce qu'on veut !

Ce qui compte, c'est de garder un esprit clair et éveillé et ce n'est pas comme cela que j'y arriverai. Méditons !

Ça tombe bien, j'ai longtemps suivi les enseignements de Maître Taisen Deshimaru. Je l'appelle à ma rescousse ! Parallèlement, je me documente sur Google et là, je me retrouve conseillée, que dis-je, bombardée par de multiples coaches et autres maîtres et maîtresses qui, à les écouter, vont me sauver la vie ! C'est à celui et celle qui va m'aider à vivre sans stress, riche et sans problème !

Ce confinement a ceci d'intéressant, c'est qu'il nous permet de réfléchir, nous n'avons plus que cela, hors du tourbillon de la vie... et de la mort aussi !

Et si tout cela était voulu ! Mais je m'égare ! Sur Google, on trouve tout et son contraire !

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours prôné la liberté par-dessus tout ! Et voilà que je ne peux pas quitter mon pâté de maison. Je suis assignée à demeure ! Je ne suis plus libre d'aller et venir comme je veux, où je veux, quand je veux !

Pourtant, ce qui est étonnant dans cette situation tout de même kafkaïenne, c'est que je ne me sens pas pour autant malheureuse. Il est vrai que, comparée à d'autres personnes, je n'ai pas à me plaindre. Je me trouve dans un pays merveilleux, envié par peintres et artistes d'hier et d'aujourd'hui, dans la maison de mes aïeul·e·s avec mon charmant compagnon de route. Je me nourris de plats locaux et exquis, devant un paysage de rêve ! Que souhaiter de plus en effet ! Et pourtant, la nature humaine est ainsi faite qu'elle ne peut pas se plaire longtemps dans ce qui ressemble pourtant au paradis sur terre. N'y aurait-il pas, comme notre chanteur préféré, Jacques Brel, le chantait si bien, toujours cette recherche de l'inaccessible étoile ...

Je suis d'un caractère assez solitaire aussi cette situation d'isolement forcé ne me pose pas trop de problème, si ce n'est que j'ai besoin de me sentir libre et là, ce n'est pas toujours le cas, avec toutes ces restrictions qui nous sont imposées, ... pour notre sécurité, ça va de soi ! Néanmoins, je me rends compte que vivre en ermite ne m'aurait pas déplu, pourvu que j'aie de quoi lire, écrire et que je puisse joindre et me connecter avec mes ami·e·s quand il me plairait !

## **Jour J\*+ 52**

---

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma nièce. Dès le saut du lit, je lui ai envoyé mes vœux via son Facebook privé. Sa réponse enjouée ne s'est pas fait attendre. Je l'apprécie beaucoup ma nièce, c'est une belle personne !

Ce matin, le soleil nous inondait et maintenant, il pleut ! C'est ça la montagne, me dit ma voisine qui est aussi ma cousine et qui s'empressait de rentrer son linge.

C'est terrible, quand on y pense, je ne veux pas y penser mais je ne pense qu'à ça !



Alors, perdue dans cet océan trouble et agité, il ne me reste qu'un seul repère, moi-même ! Puisque je n'ai aucune prise sur l'extérieur, je vais cultiver mon jardin intérieur ! Je n'ai pas attendu ce confinement pour me pencher sur moi-même, loin s'en faut. Mais maintenant, j'ai l'autorisation de le faire et même l'obligation ! Depuis le début de cette crise, les informations gouvernementales, nous enjoignent d'être égoïste, en Italie du moins où nous écoutons principalement la RAI, chaîne nationale italienne. « Restez chez vous, occupez-vous de vous, de vos enfants, peignez, écrivez, occupez-vous de votre maison, de votre jardin. Mais restez à la maison ! » Le slogan du décret ministériel « IO RESTO A CASA » est divulgué sur tous les supports possibles et imaginables quand il n'est pas martelé à la radio et la télévision !

Dans ces conditions, il ne me reste plus qu'à obtempérer. Je m'occupe de moi, de mon Bien-être. Entre deux méditations, je suis des cours d'ornithologie. La matière est dense mais la gent ailée m'a toujours fascinée. À Bruxelles, j'ai installé des nichoirs partout dans notre jardin. Nous pouvons apercevoir et étudier même des espèces dont la présence était surprenante dans notre région il y a peu de temps comme les Faucons, les Perruches à collier, les Geais des chênes, les Bouvreuils pivoinés, les Verdiers d'Europe, etc. C'est très reposant d'observer les oiseaux. Grâce à ces cours, je vais pouvoir les reconnaître, mon rêve ! et qui sait, je pourrai aussi les nommer rien qu'en écoutant leur chant ! Mais je n'en suis pas encore là !

Certains jours, je vais sur « You tube » et j'écoute les lanceuses/ lanceurs d'alertes qui, comme leur nom l'indique, nous mettent en garde contre certaines mesures politiques et /ou médicales. Là, je ne sais pas quoi en penser parce qu'ils /elles me mettent d'humeur chagrine parfois !

Bref, tout comme écouter les médias, point trop d'alertes n'en faut, surtout si on a déjà une tendance à la déprime !

Si je me résume, d'une part mes cours d'ornitho, mes méditations me libèrent de la lourdeur environnante, je reviens à moi, j'aligne mon corps mon âme et mon esprit – J'inspire j'expire. Je suis dans un bain de lumière, je manifeste l'amour, l'abondance la paix et la sécurité en moi et autour de moi.

D'autre part, ces informateur·trice·s m'enjoignent d'être vigilante, de refuser de porter un masque ou d'être testée. Les politiciens et les scientifiques nous mentent ! Nous devrions faire attention, tout ça c'est un moyen de nous contrôler ! Et même si on éteint son GSM, on continue d'être contrôlé. Infos ou intox ?

Enfin, qu'est-ce qui va sortir de ce confinement !!! En attendant, pour ma santé mentale, je fais le choix de voir la bouteille à moitié pleine, de croire et d'espérer en des jours meilleurs !

### **Jour J\*+ 59**

---

La première chose que je pensais qu'il me manquerait, quand nous avons reçu le conseil, puis l'ordre, de rester à la maison, c'était ma liberté.

« Ma liberté longtemps je t'ai gardée comme une perle rare », et je chantais avec Moustaki.

« Je suis né pour te connaître, pour te nommer Liberté », écrivait Paul Éluard et moi avec lui.

C'étaient mes slogans pendant mon adolescence et ma jeunesse.

La liberté n'est-elle pas la première étape vers la démocratie ? Pas de démocratie sans liberté !

Peut-être que ces idées viennent d'une enfance assez libre. J'ai pu décider du cours de ma vie, du choix de mes ami·e·s, de mes études, de mes activités, de mes sorties ! On peut dire que je



n'ai pas vraiment souffert du manque de liberté dans ma prime jeunesse, contrairement à mes sœurs, du reste. Mais ceci est une autre histoire !

Mon père et ma mère, immigrés, ne s'impliquaient pas vraiment dans la société dans laquelle mes parents vivaient. Leur travail pénible et harassant permettait à leurs progénitures de ne manquer de rien. Elle/il se réunissaient entre ami·e·s, certains week-ends lors d'une fête, d'un baptême, ou d'une communion. Je me souviens du bonheur, de la joie que j'éprouvais, enfant, pendant ces festivités familiales alors que les adultes dansaient et chantaient avec nostalgie les airs du pays !

Du plus loin qu'il me revienne, je n'aimais pas les contraintes. Je trouvais toujours une bonne raison pour m'évader. Arrivée à l'âge adulte, j'ai combattu aux côtés d'associations de droits humains parce que je trouvais intolérable qu'on puisse enfermer des êtres humains dans des cellules d'un mètre carré et de plus ils/elles étaient innocent·e·s !

Mes lectures, comme la vie du Mahatma Gandhi, de Nelson Mandela, d'Ingrid Betancourt, prisonnière des Farc et tant d'autres hommes et femmes emprisonné·e·s pour des motifs souvent fallacieux m'ont sûrement insufflé cette volonté de briser mes chaînes chaque fois que je me sentais oppressée ! Pour rester en vie, ces personnes devaient développer des mécanismes de survie et l'un d'eux était leur liberté intérieure ! À défaut d'être libre dehors physiquement, elles sont devenues libres dans leur tête ! Et au vu et au su de leur parcours, leur maîtrise de l'esprit les a bien aidé·e·s à supporter l'insupportable !

C'est un moment privilégié en fin de compte que nous vivons là, pour apprendre à penser notre vie autrement. Réfléchir au sens que nous voulons lui donner. Balayer tout ce qui est toxique pour nous. Nous réinventer. Recréer d'autres schémas, nous orienter vers d'autres voies/voix, d'autres horizons... dans l'attente de la

disparition de la Covid-19 et d'une ouverture des frontières tout de même... Je n'y pense pas mais je ne pense qu'à ça !

Je termine mon journal pour aujourd'hui et avec Christiane Singer, je vais prendre soin de ce « ciel en moi », taire mon mental ou du moins l'appivoiser pour qu'il devienne mon ami sur la route. Même confinée, j'ai pas mal de boulot !

## Sur un banc (du Parc Jacques Brel)

Marie Tichon

Je choisis un banc à l'ombre des grands arbres.  
 Je suis sur le point d'ouvrir un livre. Et puis non.  
 Dans un petit bois semi-sauvage, un étang.  
 Je savoure la tranquillité, le chant des oiseaux, le silence de la  
 [ville.

Tu dors juste à côté.  
 J'aime tellement te regarder dormir.  
 Ton chapeau recouvre partiellement ton visage.  
 Ta petite main détendue est sur le point de lâcher Doudou.  
 L'ombre des feuillages dansent sur la toile de ta poussette.  
 Déjà tu commences à marcher, déjà je ne peux plus t'appeler  
 [« mon bébé ».

La dernière fois que je me suis assise sur ce banc, tu avais faim  
 [et je t'ai allaitée.  
 C'était la première fois que je te nourrissais hors de chez nous.  
 Une légère gêne s'était mêlée à la tendresse du moment.  
 Plaisir d'avoir cette puissance, par mon corps, d'étancher ta soif.

Les oiseaux, le vert, le marron, le soleil et l'eau-miroir.  
 Alors que je pose ma main sur la tienne, si petite, la brise caresse  
 [ma peau – chair de poule.  
 Tout est là dans cet instant : je suis ta maman.

## Je t'imagine

Melissa Vicaut

Je pense souvent à toi. Depuis la maison avec jardin où je suis confinée. Je t'imagine. Allongé sur le lit de ta chambre d'hôtel piteux parisien. Moi, bien installée au fond d'une chaise à roulettes, entre deux visio-réunions, dix mails, trois appels, tantôt dans le bureau en haut, tantôt sur la terrasse, tantôt sur la table du salon. Je t'imagine. Assis sur ton lit. Attendant que le temps passe. En prenant l'apéro avec mes co-confinées, sous la lumière descendante du printemps qui, cette année – ironie ou cruauté –, a choisi de réellement tenir chaud. En dînant d'un plat préparé avec amour, tout en regardant la télé. Je pense à toi. Seul. Dans ta chambre d'hôtel. Je pense à toi. Un repas dans une barquette déposée par le Samu social. Dans ta chambre. Sans télé, sans internet. Un jour sur deux, toujours le même sms : « bonjour, comment ça va aujourd'hui ? » Nous échangeons parfois trois, parfois dix phrases, nous ne pouvons pas aller beaucoup plus loin, barrière de la langue. C'est différent quand nous nous voyons, nos deux corps présents, même sans parler, c'est être ensemble. Quand je t'ai rencontré, il y a plus d'un an, tu étais déjà en confinement. L'aide sociale à l'enfance t'avait « mis à l'abri » dans une chambre d'un autre hôtel miteux, en Seine-Saint-Denis, où grouillaient des cafards, sur ton matelas à même le sol. Pendant presque un an, tu es resté là, à attendre, attendre que quelqu'un vienne t'en sortir, te mettre à l'école, te donner quelque chose qui démarrerait cette vie pleine d'espoir que tu imaginais en traversant un quart du monde pour arriver en France. Terre promise. Tu étais choqué, tu me disais souvent de ton éducatrice : « Elle s'en fout de nous, tout le monde s'en fout. » Je ne sais pas répondre à ça. Avec notre rencontre, des horizons se sont ouverts, des rencontres, un peu d'espérance, beaucoup de frustrations, de craintes à l'arrivée de ta



majorité. Comme un glas. 18 ans. Tout change. Dans ton cas, plus la même protection administrative. 18 ans. C'est jeune pourtant. 18 ans. On a des rêves, la vie devant soi. Non, pour toi, 18 ans, c'était la bouffée de frissons, la menace, le pallier de la porte à ne pas franchir. Le 5 mars, nous sommes allés à la préfecture pour déposer ta demande de titre de séjour. Tu étais particulièrement tendu, ton genou déjà fragile tremblait de plus en plus. Quatre heures d'attente, un dossier d'une vingtaine de pages, un entretien de quelques minutes, un délai de réponse non précisé, voilà à quoi tient un avenir. Une dizaine de jours plus tard, le confinement a démarré. J'avais passé le week-end entre amis dans le sud, j'étais revenue dans mon appartement parisien prendre tout le nécessaire pour partir ensuite à une vingtaine de kilomètres de la capitale, le luxe. Je ressentais l'inquiétude, la peur, la colère, l'impossible projection de quoi que ce soit, l'impuissance. Coincée dans l'espace-temps présent. Le mien particulièrement privilégié. En guerre, a dit l'autre. En guerre ? Je pense à toi. Une maladie pour laquelle nous n'avons pas de vaccin, des hôpitaux au bord de la rupture, des déplacements limités, pas d'achats non essentiels, plus de travail, pas de vacances, ça ressemble à ce que tu as pu me dire de ton village, où sont encore tes parents et tes sœurs. Je n'ai pas entendu dire que ton pays était en guerre. J'ai beaucoup entendu, par contre, « le virus attaque tout le monde, peu importe son origine, son milieu social », comme si on parlait d'un criminel certes potentiellement tueur en série mais équitable. En guerre justement, je ne m'y connais pas bien, mais il me semble que si un même bataillon attaque une forteresse défendue par des soldats armés ou un campement d'archers, on ne déplorera pas le même nombre ni de dégâts, ni de cadavres. Je pense à toi. Mon quotidien, mes réflexions, mon sommeil, mon corps bouleversés, contraints. La vie que j'ai connue à l'arrêt, j'essaie d'imaginer l'après. Tandis que, pour toi, si peu de choses changent d'avant. Si ce n'est que le monde s'étant mis en pause, les puissants ont par la même occasion suspendu le traitement des dossiers administratifs. Ce virus t'offre un répit. Provisoire. L'autre virus, qui se niche dans

nos sociétés occidentales capitalistes depuis des décennies, ne t'épargnera sûrement pas. Confortablement installée sur mon fauteuil, pianotant sur mon ordinateur, je t'imagine comatant en pleine journée, attendant que ça passe, ne sachant pas ce que « ça » est.

Cherchant mes mots, creusant mon corps, le cœur voilé, je t'espère, dans un mois un an dix ans, libre.

## La peur de soi-même

*Amanda Dos Santos Machado*

De nombreuses distractions nous sont proposées au cours d'une semaine habituelle de travail, d'étude ou d'actions bénévoles ainsi que lors d'un week-end rempli d'activités sportives, d'apéros entre copains ; de pique-nique en famille au parc, ou au bord de l'eau ; de séance de cinéma avec un·e ami·e ; de randonnées en groupe ; ou tout simplement de sorties pour faire « un resto » ou boire un verre avec quelqu'un.

N'importe ! Comment, quand, où ; le fait est que nous sommes toujours surchargés psychologiquement, nous avons l'esprit constamment préoccupé et souvent, nous sommes angoissés à cause de différentes aspirations professionnelles et personnelles. À cela s'ajoutent parfois des inadaptations sociales, des difficultés financières, sans compter la contrainte des tâches quotidiennes !

Nous sommes toujours ailleurs, à la fois physiquement et mentalement. Nous regardons vers l'extérieur, en nous focalisant sur le monde matériel et c'est la raison pour laquelle nous oublions notre monde intérieur. Dans la folie d'une routine considérée comme normale, nous sommes constamment au-dehors de notre bien-être, duquel nous ne percevons plus les besoins. C'est ainsi que nous ne l'alimentons pas, ni ne savons le guérir de ses blessures. Ceci est le signe de la faiblesse de notre niveau de conscience en ce qui concerne notre personne : nous sommes devenus étrangers à nous-mêmes.

Toutefois, le confinement, cet isolement social si paradoxal, dû à la contamination du virus Covid-19, dans sa tragédie, a donné à une grande partie d'entre nous l'opportunité, 24h sur 24h, de réfléchir profondément, avec moins de distractions, voire même de nous poser la question : QUI SOMMES-NOUS ?



En temps normal, nous enfilons un costume pour bien représenter un rôle selon les conventions sociales. Mais vu le confinement, nous n'avons plus besoin de maquillage, de hauts talons, de cravates et tout autre accessoire distinctif. Par chance, le masque s'enlève dans l'intimité de notre foyer où désormais nous pouvons dédier l'intégralité de notre temps à retrouver notre véritable identité.

Alors ainsi, nous pouvons nous regarder tranquillement dans le miroir et, peut-être, trouver la réponse à la question « QUI SUIS-JE ? » Ce reflet peut éveiller en nous un sentiment de peur, soit parce que nous ne nous reconnaissons pas, soit parce que nous devenons conscients de qui nous sommes au fond de nous.

Face à tout cela, une nouvelle question s'impose : la connaissance de nous-mêmes doit-elle être l'objet de peur ou de joie ?

En tout cas, ce moment de repli sur soi-même imposé, cette expérience si insolite nous aura permis de déchiffrer notre être, et ainsi, pour certains, de trouver le chemin de la guérison ou de l'acceptation : c'est un pas vers une amélioration personnelle.





## Hier encore

Marianne Pero



Hier encore tu étais là  
 Contre moi  
 Lierre grimpant accouplé  
 Tendre orage...  
 Mes cheveux t'enlaçaient  
 Sons, saveurs, senteurs,  
 Tout était proche  
 Hors frontières le monde est Un

Hier encore tu étais là  
 La paume de ta main sentait mon souffle  
 La paume de ma main guettait ton cœur  
 Il battait en sourdine, compassé  
 Balayant le temps au rythme  
 Des certitudes  
 Le futur n'a que faire des doutes  
 Parce que tout est su, compris, banal.

Et voilà que le jour d'après arrive  
 (Tout arrive un jour, même la mort)  
 L'impensable devient pensée  
 L'irréel une réalité  
 Et une porte claque  
 Et les rues se cloîtent  
 Et la ville se vide de ses pas  
 Le monde devient muet et toi, tu n'es plus là

Quelque part, hors nos murs  
 L'armée des invisibles frappe déjà



L'humain part en croisade  
 Sans un pied bouger de chez soi  
 Ta présence se décharne  
 Elle devient un écran plat  
 Je m'enferme dans mon donjon  
 Toi, dans le tien

Absente à l'humain le printemps fleurit  
 Les étoiles, elles, n'expriment aucun souci  
 Ici-bas c'est autre chose  
 Je ne sais plus qui je suis  
 Bienheureux ceux qui ont la foi  
 La confiance dans l'avenir  
 Te retrouver un jour  
 C'est mon unique devenir

Sentir vibrer tes veines  
 Au contact de mes doigts  
 J'ai assez de ces bras vides,  
 Qui se referment sur moi  
 Futur viens, je te veux ici-maintenant  
 Que les nuits succèdent aux jours  
 Qu'il revienne, le quotidien  
 Peu importe ce qui change  
 Je veux te ravoïr contre moi

## Prises de conscience

*Guy Van Deursen*

Ce temps de confinement permet à chacun de réaliser certaines prises de conscience et parfois même d'aboutir à de profondes réorientations...

Le 2 avril, après y avoir longuement réfléchi et s'être remis en question, Jacques, directeur d'une entreprise alimentaire belge, se décide à écrire une lettre à son personnel.

2 avril 2020.

Mes chers collègues,

Aujourd'hui, je ne vous parlerai pas de chiffres bien qu'ils soient en constante évolution grâce à la participation de chacun(e) d'entre vous. Il y a quelques mois déjà, je suis allé voir avec mes petits-enfants « Le Noël de Monsieur Scrooge » au Théâtre du Parc et le personnage principal m'a vraiment donné l'envie de me tourner aussi vers autre chose que les chiffres... Votre comportement humain positif pendant la crise actuelle me fait revivre ce même élan.

Si je vous écris cette lettre, c'est tout d'abord pour vous remercier pour le dévouement dont vous avez fait preuve depuis l'apparition du Covid-19. Je veux vous faire part des sentiments de gratitude qui m'habitent en ce moment alors que je constate votre présence plus qu'assidue malgré les conditions de travail exceptionnellement difficiles. J'ai pu constater votre esprit de solidarité et tout le dévouement et la flexibilité de la plupart d'entre vous. J'ai vu le calme



et la gentillesse dont vous faisiez preuve par rapport à certains clients peu courtois. J'ai donc pris la décision d'améliorer nettement vos conditions de travail : gants et masques pour le personnel d'accueil, les caissières et les réassortisseuses, augmentation sérieuse des salaires pour tout le personnel et allègement des horaires en ce moment de confinement sont mes premiers objectifs. Je tiens beaucoup à ce que chaque membre du personnel ait le temps de s'occuper de ses parents et /ou de ses enfants, reçoive un salaire qui soit à la hauteur de ses prestations et que ces dernières soient sécurisées. Je remercie la Vie de m'avoir ouvert les yeux et le cœur !

Avec toute mon empathie et mon admiration,

Jacques

Au même moment, Sandrine, caissière et réassortisseuse dans la même entreprise, après avoir relu une fois de plus « Le déserteur » de Boris Vian, adresse une lettre à son Président.

2 avril 2020.

Monsieur le Président,

Je vous fais une lettre que vous lirez peut-être si vous avez le temps.

Depuis le début de cette crise, j'ai le sentiment de ne plus respirer, écrasée par des horaires qui ne me donnent plus le temps de souffler. Je tiens le coup, mais si le Président de la République Française a bien parlé de guerre, j'ai l'impression d'être sur la première ligne de front. En tant que caissière, je reçois toutes les remarques de notre « aimable clientèle » qui parfois ne se gêne pas pour exprimer

ses frustrations. Le gérant sait que je ne refuse aucune demande de changement d'horaire ou d'affectation et il n'en abuse pas mais aujourd'hui encore, il m'a demandé de remplacer au pied levé une collègue qui venait de se faire insulter à la réception. Et ce soir, après les heures d'ouverture, nous allons tous nous occuper du réassortiment pour venir en aide à nos collègues. Je voulais au passage vous rappeler que je travaille sans masque et que mon seul masque est le sourire que j'adresse aux clients.

Je me donne à fond dans mon métier et, en agissant de la sorte, j'ai l'impression de « me remplir de vie. » Je ne pourrais pas travailler autrement.

Mais ce soir, Monsieur le Président, je n'en peux plus. La petite Sandrine toujours souriante est au bout du rouleau. Quand je rentre chez moi, confinée dans mon petit flat, je suis tellement épuisée que je m'endors presque instantanément. Plus envie de lire, plus envie de me promener, plus envie de téléphoner, plus envie de rien ! Je n'arrive plus à me remplir de vie, Monsieur le Président !

J'ai donc pris la décision de me respecter. Je ne suis pas une guerrière. Je ne veux plus être sur la première ligne de front. J'arrête de me présenter comme une héroïne. Je dépose les armes. Prévenez les autres que je ne repartirai plus au combat et qu'ils pourront tirer... toutes les conclusions qu'ils veulent. Je m'en vais déserteur !

Sandrine

## Santé à l'inégalité !

*Regina Röhrer*

Pendant que le gouvernement Michel coupe dans le budget de la santé, des milliers d'infirmières et d'infirmiers travaillent en étant sous-payés et exploités.

Pendant que la ministre de la santé de ce gouvernement donne l'ordre de détruire des millions de masques chirurgicaux par manque d'espace de stockage, nous n'en savons strictement rien.

Pendant que cette même ministre fait ses calculs pour économiser des milliards dans les soins, les Européens et Européennes pensent que leur système de santé est heureusement meilleur qu'en Chine et qu'une catastrophe épidémique ne pourra jamais les toucher.

Pendant qu'en Italie des milliers de gens meurent, notre gouvernement nous raconte que le port de masque ne protège pas.

Pendant que Maggie De Block accuse la N-VA de couper dans le budget de la santé, des milliers de citoyens et de citoyennes sont en train de coudre des masques pour protéger la communauté.

Pendant que nous sommes confinés chez nous, les hommes et femmes politiques se mettent mutuellement la responsabilité sur le dos.

Ma responsabilité civile me sourit.

Pendant que les uns s'en lavent les mains, les autres n'ont même pas d'eau pour le faire.



Pendant que moi-même, je suis confinée en famille, dans ma maison avec jardin, mon abonnement Netflix, les balades en forêt, mon salaire garanti, d'autres sont les uns sur les autres, dans un petit appartement insalubre en train d'essayer de demander le chômage temporaire.

D'autres ont des soucis de santé, sont en danger, isolés ou vivent en tension insupportable, violence dans des milliers de ménages.

D'autres plient sous la surcharge de combiner travail, gestion familiale et accompagnement scolaire des enfants. Il faut que ça tourne. Il faut que ça tourne. We zullen doorgaan !

Pendant que des milliers de gens applaudissent à leurs fenêtres pour le personnel soignant, ils ne remettent pas en question leurs votes aux dernières élections.

La responsabilité civile me sourit.

Pendant que les experts virologues se confrontent aux experts économistes pour donner un avis au Conseil National de Sécurité, nous, citoyens et citoyennes, prenons en main notre déconfinement.

Pendant que l'horeca et des milliers de lieux et d'événements culturels se donnent un mal de chien pour s'adapter et réadapter aux nouvelles mesures, le MR réunit plusieurs centaines de membres une soirée entière dans des conditions de sécurité franchement douteuses.

La responsabilité civile nous rit au nez.

Pendant que les uns fêtent en cachette dans les sous-sols des bars BCBG, d'autres sont pénalisés pour respirer l'air libre, violentés pour démasquer les faces cachées.

D'autres  
encore  
sont privés même  
d'un digne  
adieu.

Santé ! À l'inégalité !

## Les Affaires

*Lorenzo Massa*

Des affaires qui deviennent  
la finalité, le but et la ligne d'arrivée.  
Je comprends que, dans cet élan, vous ne conceviez de halte,  
mais la vague que vous relancez nourrit le raz-de-marée,  
qui, bien que scié par les récifs de la conscience,  
déferle sur la terre,  
où il gagne rapidement la glèbe  
et perd vite de sa grandeur.  
Mieux vaut prendre le large  
de la hauteur, et entretenir la marée,  
comme la fille de l'ivresse de la mer dévote à la lune  
répand tout son flux  
pour se reconstituer au jusant,  
dans un océan de gratitude.



## NO DIARY

*Geraldine Catino*

30 mars : bientôt quatre semaines, plutôt 22 jours de silence, de peur, de morts, d'absence. Alors, j'ai fait de ma solitude une amie qui partage mes jours et mes nuits. Le confinement n'est plus mon ennemi.

Les journées passent vite, mais le temps est long. Je ne comprends pas... l'espace-temps infini me surprend, suis-je la seule à ressentir tout ça ?

4 avril : me voilà prisonnière dans ma propre maison. Prisonnière ? Non, le confinement me protège de cet ennemi invisible, sournois, incontrôlable, qui frappe par surprise, qui prend vie après vie, sans remords, sans état d'âme, avec une préférence pour les seniors dont je fais partie.

8 avril : je compte les pas qui me séparent de la porte du jardin à la fenêtre du salon, 18 pas, 36 pas aller-retour que que je fais dix fois, vingt fois, cent fois dans la journée. De la porte du jardin au trottoir 38 pas, 76 pas aller-retour, une fois par jour pour relever mon courrier, les factures tombent, je les mets de côté, ça peut attendre, je ne suis pas pressée.

11 avril : j'ai commencé à faire du step, ou plutôt à monter et descendre les escaliers, 18 marches que je monte d'abord une à la fois puis deux par deux, trois c'est pas possible, je suis trop vieille et plus assez souple. Je suis un peu essoufflée.

13 avril : nous voici dans l'arène, l'État devient César et nous voilà gladiateurs, pouce levé on est sauvé sinon on entre dans l'ancre



de la mort, Charon nous attend de l'autre côté, sans rien nous demander.

16 avril : mon jardin reprend sa liberté , les fleurs sauvages et les mauvaises herbes en ont pris possession. Il est beau.  
Les mots deviennent silencieux, le silence reprend sa musique, l'air respire.  
Au loin, le bruit d'une tondeuse me rappelle que je vis. Merci.

18 avril : le gouvernement autorise l'ouverture des jardineries et des bricos.  
Super, les quartiers populaires, les soi-disant non ghettos à 6 à 8 personnes dans 40m2 vont pouvoir fleurir leur jardin imaginaire, casser les murs pour agrandir leur rêves...

20 avril : je m'habitue à mon silence, je ne regarde plus la télévision, un peu marre de ces discours contradictoires.  
Je pense à l'Italie, ma patrie, à mon village, là, personne n'est atteint, mais il a fermé ses frontières invisibles, personne ne peut y entrer ni en sortir. Dans le village d'à côté, trois cas confirmés.  
Des vieux, comme si, dans ces villages oubliés, il y avait encore des jeunes...

21 avril : je pense à hier, à ma vie d'avant, elle est loin, je ne me reconnais plus dans ce corps. N'ayant pas de date exacte de sortie, César n'a pas encore décidé de la peine que j'encours d'être senior, je profite du jardin, de la lecture, je médite, je range, je nettoie, je remplis et vide le lave-vaisselle, je téléphone en vidéoconférence sans apéritif, je découvre enfin Netflix, redécouvre Christophe<sup>1</sup> et « Aline »<sup>2</sup> et je rêve de serrer dans mes bras mon fils.

22 avril : je me surprends à écrire...

1. Chanteur des années 1970 décédé le 21/04/2020.

2. Son premier tube.

24 avril : Hier, c'était le début du ramadan, mes voisins, des Algériens, m'ont apporté des gâteaux au miel..

25 avril : Fête nationale de la libération de l'Italie ; sur tous les réseaux sociaux, on entend « Bella ciao ». On s'envoie des messages « Bon 25 avril » mais pas un mot sur ces femmes qui, de 1943 à 1945, ont pris les armes pour combattre l'ennemi auprès des résistants en s'opposant au système patriarcal et en devenant acteurs de leur histoire.  
Qui se souviendra de ces guerrières et de ces soldats d'aujourd'hui qui se battent pour sauver des vies et qu'on applaudit tous les jours à 20 heures ?

26 avril : confirmation des dates approximatives du déconfinement.  
Mot qui n'existe pas dans le dictionnaire, en tout cas pas dans le Larousse de 2001, page 304. Mais j'y trouve :  
déconcertant : Qui déconcerte, surprenant  
déconfiture : Échec total, faillite  
déconnecter : Perdre le contact avec la réalité  
déconstruire : Défaire la construction de quelque chose, ex. déconstruire un plan mal fait.  
Le dernier mot de la page est : décortiquer : Analyser minutieusement un texte, une phrase.

À réfléchir sur les élucubrations surprenantes de nos élus, je m'enferme de plus en plus dans ma « bulle ».

27 avril : grâce à ce temps qu'on m'oblige à prendre, j'ai enfin terminé de mettre de l'ordre dans les documents de mon père mort il y a 20 ans. Parmi ses papiers, je retrouve mon bulletin de 1ère année primaire et déjà je suis Geraldine, on a déjà effacé mes origines, GERARDINA n'aura existé que pendant mes 5 premières années... trop long à expliquer...





28 avril : nous avons un nouveau scientifique, spécialiste du Covid-19, Trump a trouvé le remède miracle. Je me demande à quoi il carbure...

Je fatigue, la télévision nous martèle de décisions contradictoires, absurdes, entre autres celle qui dit que les enfants de 12 ans doivent obligatoirement porter un masque dans les transports en communs. Qu'en est-il de ceux qui ont 11 ans 11 mois et 29 jours ?

Ma commune fait partie des trois communes les plus touchées de Bruxelles, une des plus populaires aussi. Chaque soir, des nouveaux chiffres qui ne veulent plus rien dire. Ces morts qu'on déshumanise pour devenir des statistiques. Notre société est en échec total.

1er mai, rebelote, on entend à nouveau « Bella ciao » sur tous les réseaux sociaux, mais aussi « l'Internationale » et des chants anarchistes de Pietro Gori.

2 mai : mon premier cours de salsa sur YouTube... Je me prépare pour « Danse avec les stars, ou plutôt avec les ombres », les fantômes du passé.  
Je continue à écrire...

3 mai : ouverture des magasins de tissus et merceries... en fait, entre les masques pas utiles et le bandana fortement recommandé, que s'est-il passé ? Un sport en plein air est mis à l'honneur, le plus répandu, le plus pratiqué aussi... le kayak, il y a aussi le tennis... Pourquoi ??? Dans ma commune, ce sont des sports fort pratiqués, il y a bien le canal, j'irai faire un tour pour voir « kayaker »<sup>3</sup> les jeunes du Peterbos<sup>4</sup>.

3. Je m'autorise à inventer un nouveau verbe.

4. Quartier très populaire d'Anderlecht.

Il serait temps de rappeler à nos politiciens qu'ils ont besoin de nous et non l'inverse et que, s'ils continuent à faire la sourde oreille et à nous considérer comme des pantins, on les dégage.

5 mai : J'ai ressorti les pinceaux et les tubes d'aquarelle, j'avais oublié qu'il fut un temps où je me réfugiais dans la peinture. C'était il y a longtemps. Je souris face à ces tableaux jamais terminés, parfois simplement une esquisse, un peu comme ma vie.

6 mai : le grand déconfinement approche... Une partie des prisonniers vont être libérés. Il y a des morts qui doivent se retourner dans leur tombes. De quel droit comparons-nous cette pandémie à un état de guerre ? Je ne suis en guerre avec personne mais ce satané virus me fait peur.

7 mai : Ce soir, c'est la pleine lune, j'aime ce moment de la journée entre chien et loup. Elle éclaire mon jardin d'une étrange lumière. Elle est majestueuse, irrévérencieuse mais aussi jalouse de cette terre malade mais vivante.

9 mai : Une nouvelle essentielle sur toutes les chaînes, sur tous les réseaux, un nouveau mot pour le Robert de 2021 : déconfinement. Sans oublier la nouvelle expression à la mode, « le syndrome de la cabane ». Bravo les psys.

10 mai : fête des mères... et des mères qui ne pourront plus fêter la leur, la faucheuse est passée dans les EPAHD.

11 mai : jour « J ». Les magasins sont ouverts...

29 mai : Une nouvelle fleur pousse entre les trottoirs, dans les fonds marins et ailleurs, des masques de toutes les couleurs et les gants qui les accompagnent.



8 juin : les restaurants sont ouverts. On va manger dans des bulles, à travers des plexiglas entre les tables, peut-être que l'on va enfin laisser les smartphones de côté à moins que les fanas du selfie ne nous inondent des plus beaux plexiglas de resto.

On m'a fait rêver d'un monde meilleur, ce n'était qu'un mirage. Je me réveille dans un cauchemar.

De ma mémoire remonte un doux souvenir de mon enfance, celui de ma mère me chantant parfois « Bella ciao » pour m'endormir. Ce soir, je raconterai à mon fils pourquoi parfois je le berçais avec cette chanson.

9 juin : j'arrête d'écrire. Je peins.



## Passe-temps en période de restriction

*Antonia Raya Garcia*

Quasi tous les jours, je pars au combat. Je rassemble mon bataillon : mon seau d'eau, la raclette, l'éponge et la lavette.

Ensemble, nous traquons saleté et poussières avec ténacité.

Après inspection de chaque surface, chaque recoin, chaque tiroir, nous inondons, lavons, récurons, désinfectons. Mon seau a l'air d'apprécier ce corps à corps. Il me regarde la gueule grande ouverte. « Nous n'allons pas nous laisser gagner par ce minus de virus ! » semble-t-il dire. Lorsqu'enfin, je le délaisse, il fait mine de me désapprouver, même de pleurnicher, quelques gouttes lui échappent ci et là. Triste et désemparé, il se retrouve esseulé dans cette cave noire peu appréciée.

Triste sort ? Tant pis ! Je ressens le besoin de passer à autre chose.

Le nettoyage n'a rien d'affriolant, soit dit en passant !

Alors, je me plonge dans la lecture. Grâce à elle, je m'enflamme, m'évade, m'envole. Je découvre des lieux que vraisemblablement jamais je ne pourrai explorer ; des époques où je suis heureuse de n'avoir jamais traîné ; des personnages passionnants, attachants, parfois horripilants ou effrayants.

À chaque histoire, je m'emballe, je ris, je déchante, je m'émeus, je verse même quelques larmes, je m'extasie aussi.

Ah ! la lecture ! Que d'émotions, que de passions ! Je lis, je lis, richesse infinie !



Tout cela me donne envie d'écrire, de raconter, de jouer avec les mots, les étaler sur le papier. Je me laisse ainsi aller, me dévoilant sans pudeur et sans complexe dans un plaisir déconcertant.

L'écriture est une liberté à exploiter et à ne jamais devoir réfréner. Les mots sont passion, force, sentiments, générosité, arme pacifique et parfois dénonciation.

Lorsque mon cerveau bout après tant de cogitation, je me pose, le temps d'écouter et de savourer l'Adagio d'Albinoni qui me transporte, qui exalte mes émotions. Des frissons parcourent mon corps, mes yeux s'humidifient. Sentiments forts !

Après tout cela, il me faut m'aérer. J'enfile alors mes baskets et me lance dans une longue marche seule ou accompagnée. J'avale les kilomètres dans des rues étrangement désertes. J'ai envie alors de danser, de crier, de chanter assez fort pour réveiller ces gens cachés, pris en otage par la peur et sans aucune communication. Parfois avec un peu de chance, je croise quelques regards discrets aux sourires masqués.

Quelle étrange période s'est imposée !

Je rentre légère chez moi, totalement ressourcée.

Je m'affale alors dans mon fauteuil, les orteils en éventail, j'ouvre un livre, cette fois, de cuisine. Demain, j'explorerai de nouvelles saveurs venues d'ailleurs.

Petits plaisirs, petites douceurs que je partagerai avec bonheur, tout bientôt j'espère.

## Bruxelles, 15 août 2020

Geraldine Catino



Pour ne pas sombrer tout doucement  
 pour m'échapper de ma solitude,  
 pour qu'elle ne me brûle pas l'esprit,  
 pour qu'elle n'anéantisse pas mon quotidien,  
 pour ne pas m'abrutir de télévision débile,  
 pour que mes jours ressemblent à des jours,  
 pour m'endormir les yeux pleins de mots, la tête pleine d'histoires,  
 pour rompre cette peur du silence qui envahit mon corps,  
 pour ne pas perdre la notion du temps,  
 pour prolonger ma lassitude,  
 pour m'étourdir jusqu'à la fin de la nuit,  
 pour m'endormir comme on meurt, sans rêve.  
 Je lis jusqu'à plus soif, je lis jusqu'à l'overdose.  
 Je m'injecte dans les veines des pages et des pages de mots,  
 des histoires de mensonge, d'amour, de haine, de pardon,  
 de rupture, de départ, de trahison  
 que j'accompagne d'une ligne de Verdi.



Dans mon sang coule la force des mots lus,  
mon esprit opiacé de souvenirs met sur papier des histoires,  
mon cerveau rêve. Je me shoote de musiques et de livres.

Le matin, je me lève en disant :

« Ma journée sera bonne, j'ai un livre à terminer. »

Demain, je commence *Cent ans de solitude*.

D'une croix, je barre au calendrier

mon 156 ème jour de confinée.

Le virtuel ne remplace pas un repas partagé,

ni les éclats de rire, ni la présence de mon fils.

La solitude est devenue mon amie, ma confidente ;

le matin, dans mon jardin, je commence ma journée

par un café bien serré de silence,

droguée de mots et d'opéra.

Aujourd'hui je vais m'injecter un peu de Spinoza.

Sournoisement cette solitude, m'a rapprochée de mon passé,

de mon enfance, de cette mère qui fredonnait parfois

le dimanche des airs d'opéra.

Comme le chantait Ferrat, on ne guérit jamais de son enfance.

## Les enfants dans le confinement

Olga Gelgessen

Les enfants dans le confinement,

Du jour au lendemain, on leur a effacé tous leurs horizons.

Ils n'ont plus eu la permission de côtoyer leurs compagnons.

Ils se sont retrouvés enfermés dans leur maison. Pas de sortie pour rencontrer leurs grands-parents. Plus de visite autorisée d'aucune sorte.

Mais qui se soucie des sacrifices qu'ils ont dû faire ?

Aux infos, on ne parle que des hospitalisés et des décès, mais jamais de ce que ressentent les enfants. Ils sont pourtant bien présents et tiennent une place des plus importantes dans notre société et surtout au sein de la famille. Le confinement prolongé a un impact certain sur leur santé mentale, un ras-le-bol, un trop-plein de toutes ces interdictions qui leur sont imposées bien malgré eux et auxquelles ils doivent se soumettre.

La cellule restreinte de la famille commence sérieusement à leur peser. Les adultes en tiennent-ils compte ? Leur souffrance est bien présente et palpable. Les plus petits s'y soumettent de bonne grâce, les pré-adolescents souffrent en silence mais sont sujet à des sautes d'humeur bien compréhensibles que les parents, les adultes ne comprennent pas toujours ; les copains, copines de classe leur manquent énormément, les professeurs qui remplissent leurs journées de cours divers sont balayés.

Où se situer dans l'imbroglio de consignes contradictoires ? Un jour, ils entendent qu'ils ne sont pas contagieux, démenti dans la minute qui suit : ils sont porteurs de la maladie ; les adultes ne



s'y retrouvent pas, alors, les enfants pensent aux incertitudes du lendemain.

Ils sont bien tous courageux de prendre leur mal en patience !  
Chapeau bas et respect pour tous les enfants.

## Me laisser confiner par la nature !

*Guy Van Deursen*

Regarder les mésanges bleues qui créent la vie près du grand pin parasol, le rouge-gorge tout excité qui vient boire dans le bain à oiseaux. Observer le héron qui plane autour de la maison et me laisser captiver par le vol d'une buse dans le ciel parfaitement serein.

J'ai envie d'entendre des paroles d'espoir, des textes qui m'élèvent, de la musique qui me fait rêver. Je veux pouvoir regarder loin, très loin, au-delà du champ, par-delà l'horizon et méditer face au soleil qui lentement me gorge de lumière.

Je veux marcher pieds nus dans la rosée toute fraîche, sentir l'énergie de la Terre qui remonte le long de ma colonne vertébrale et laisser la peau de mon visage se tendre par la fraîcheur de l'aube. M'appuyer contre le noyer cinquantenaire et écouter les premiers chants des moineaux qui gazouillent dans le prunus. M'imprégner de la transparence des gouttes de rosée sur les rosiers. Me laisser bercer par le doux balancement des érables verts et rouges qui dansent une valse légère. Regarder s'épanouir les tulipes bicolores qui s'offrent au soleil. Respirer à pleins poumons tous les parfums suaves de fleurs qui se mélangent et qui titillent mes narines. Me laisser absorber par le vol fugace d'un papillon qui finit par se poser sur la tige frêle d'un bambou.

Offrir mon visage au soleil qui lentement me réchauffe... jusqu'au cœur.

Je veux que tous mes sens soient en éveil, que la nature explose en moi et qu'elle me nourrisse de Vie !





## A buggé

*Dominique M*

Que les mésanges, les merles, des corneilles, des moineaux, des tourterelles, des pigeons.

« Enfin, pourquoi les pies vont par deux ? Marrant, elles se dandinent ; elles suivent le cheminement tout tracé du potager collectif.

— Tu l'as vue, la flèche stridente, la perruche verte qui fend l'air, monte au ciel ou fonce sur une branche ? »

Que des forsythias, des narcisses, des jacinthes, des anémones, des fleurs roses aux cerisiers, si belles aux magnolias. Les pissenlits, les boutons d'or, la glycine.

« Ah, je sens très fort le lilas !

— Moi, rien. Ça doit être à cause du masque . Si je le bouge un peu... Non, vraiment rien. Tu crois que ça craint ?

— Par là, sur l'autre parterre, les tulipes sont encore plus belles, comme de velours mauve, très foncé.

— J'suis sûre que c'est ici que mon grand-père disparaissait en allant promener le chien. Il avait la paix.

— C'est le paradis ici... mais tu le dis à personne, hein. »

Que des mouches, des abeilles, des bourdons, des araignées, des cousins, des coccinelles sur les orties.

« Cette guêpe qui s'accroche à la fonte de mon vélo, faudrait bien que je commence à m'en méfier.

— Bonjour l'extermination, les mites sont de retour.





— Tiens, les deux mouchettes encastrées l'une dans l'autre, là, sur le châssis, ça doit être un signe. »

Que des cygnes, des canards, des oies du Nil, des poules d'eau, des foulques.

« T'as remarqué, elles ne picorent que l'herbe, touchent pas aux pâquerettes et pourtant qu'est-ce qu'il y en a !

— Ah non, madame n'a pas un col vert ; ce ne sont que les mâles.

— Regarde ! il faut recommencer à regarder. Comme des perles transparentes sur son long cou noir. »

Que du romarin, du thym, de la sauge, des framboises, des cerises, de l'euphorbe, de la chélidoine.

« Les limaces ont 15 jours d'avance. 'Y a qu'une solution, les découper.

— Prenez-en, j'ai fait des bouquets de myosotis. Tu peux le mettre comme ça dans le vase avec le peu de terre.

— Ah ben, je sais maintenant où je pourrai arracher discrétos de l'artemisia si j'en ai besoin. »

Il n'y a que le printemps qui excelle.

Il y a Pasquale, Suzanne, Émile, François, Carol, Laurentine, Léa, Raphaël, Michel, Marcel, Bomolo, Raymonde, Armando. C'est écrit en toutes lettres sur des petites croix de bois devant un léger monticule de terre retournée. Il fait chaud. Il y en a huit autres qui se sont ajoutées dans l'alignement, après Jacques.

## Bouleversement

*Antonia Raya Garcia*

« La Chine fait face depuis plusieurs mois à une épidémie dévastatrice sans précédent. Le coronavirus emporte tous les jours des centaines de personnes. »

Je suis ces infos glaçantes avec un certain détachement. Je me dis que c'est loin, très loin.

Lorsque le coronavirus fait parler de lui en Italie, je frissonne. L'effroi m'envahit.

« Le virus est à nos portes, il nous guette, nous menace, nous défie.

Sa propagation en Europe est fulgurante ».

L'angoisse me saisit car on parle maintenant sans détour de pandémie.

Des mesures drastiques sont alors prises par les différents gouvernements pour tenter de limiter la propagation.

Le confinement est imposé.

Confinement ?!

Quel marasme va-t-il entraîner ?

Je mesure la gravité des évènements. Le nombre de décès augmente de façon vertigineuse.

Cependant, j'ai l'impression d'être en retrait de tout cela. Spectatrice. J'en suis même presque honteuse.

Confinement ?!



Peu à peu, je prends conscience de ce que cela impose. Être coupée des miens, ne plus rendre visite à maman, ne plus voir mes amis.

Néanmoins, je me sens préservée tant que les miens ne sont pas touchés. Je suis convaincue que rien ne peut leur arriver. C'est ce que je ressens au plus profond de mes tripes.

Je m'occupe comme je peux pour ne pas être gagnée par cette morosité ambiante.

J'en profite chez moi, comme la plupart, pour ranger, trier, jeter.

Chaque tiroir me livre bien des secrets, de nombreux petits trésors oubliés. Leur découverte m'émerveille, me projette dans des souvenirs doux et heureux. Certains m'émeuvent jusqu'aux larmes.

Par ailleurs, mes longues promenades en solitaire m'apaisent. Être face à soi, avec soi dans ce monde où tout doit aller vite, est un cadeau que je n'ai pas toujours mesuré.

Je renoue avec la nature que j'ai peu appréciée à sa juste valeur. Les parfums et les couleurs explosent en ce printemps lumineux. Je m'en régale.

Finie la cacophonie du monde moderne ; maintenant le chant des oiseaux, le clapotis de l'eau, le bruissement des feuilles vibrent dans mes oreilles comme une douce mélodie.

Plaisirs simples, cadeau de Mère Nature bien malmenée jusqu'ici.

Le soleil m'accompagne, fidèle depuis le début du confinement.

Il réchauffe, il caresse et il contre cette froideur anxiogène qui plane et qui m'opresse de plus en plus.

Je pense souvent à maman, à cette tristesse profonde qui se lit dans son regard dans les vidéos reçues. Isolement impitoyable, inhumain !

Ma mère dont le passé est devenu son présent se déconnecte de plus en plus du monde, des siens.

Depuis hier, on parle de la réouverture des maisons de repos.

Trop tard ! ma mère s'en est allée, tout doucement, rejoindre papa et mes grands-parents qu'elle a tant cherchés et pleurés.

Déchirement !

## À distance

*Chadia Faiz*

Ce jour-là n'est pas comme tous les jours. Elle arrive à son travail à 7 h 20, passe aux toilettes pour se laver les mains ! Elle salue ensuite ses collègues, toujours matinales, sans se faire la bise ni se serrer les mains !

Elle va à la cuisine pour chercher à boire avant de se mettre au travail.

Elle n'est pas loquace comme d'habitude, elle n'écoute que d'une oreille.

Elle ressent une boule au ventre après le flux d'informations qu'elle a « gobé » la veille sur les réseaux sociaux à propos d'une maladie contagieuse qui dépasse les continents.

Elle perd l'envie de se servir du café, son remontant quotidien.

Elle se dirige vers un tableau blanc suspendu au mur sur lequel des articles, des citations, des proverbes et des photos d'enfants de collègues sont épinglés à l'aide d'aimants. Elle scrute chaque élément comme si elle venait de découvrir ce coin pour la première fois !

Elle avance doucement vers la grande porte vitrée qui donne vers la terrasse. Les bras croisés, les yeux rivés vers le ciel, elle admire le lever du jour.

Après trois heures de travail, le verdict tombe : « De nouvelles mesures entreront en vigueur dès demain suite à la propagation d'un virus mortel appelé Covid-19. Personne ne devra venir à l'entreprise », affirme la directrice.



## Travailler autrement

Depuis qu'elle a présenté son projet sur le télétravail au cours de ses études, il y a quelques années, elle souhaitait vivre cette expérience à laquelle elle croyait énormément et qui, selon elle, changerait complètement les normes du monde du travail tel qu'il était connu. Mais à chaque fois, ce n'était pas possible pour une raison ou une autre.

Ce jour- là, elle rentre chez elle avec un ordinateur portable. Une nouvelle étape va être franchie.

Le lendemain, elle se lève à 6 heures du matin comme si elle allait se déplacer pour se rendre au travail. Elle ne sait pas si c'est sa motivation qui prend le dessus ou tout simplement son horloge biologique qui garde encore l'heure de son réveil quotidien !

C'est étrange quand même, ce premier jour de télétravail, pour elle. Pas besoin de prendre un moyen de locomotion, de penser à la météo du jour, à l'embouteillage, à ce qu'elle va manger à midi, bref, à la course dans tous les sens.

Du jour au lendemain, un nouveau mode de vie s'impose, comme c'est le cas de plusieurs personnes actives à travers le monde, qui vont voir leurs habitudes chamboulées, leurs repères perdus, leurs zones de confort touchées.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle est réceptive à ce nouvel environnement de travail qui dépasse les murs, les portes, les vitres, et même les frontières promettant une aventure technologique digne d'être vécue.

« Travailler en pyjama ou en *training* ? »

Cette question qu'elle s'est posée avant même d'entrer en expérience, mérite une réponse aujourd'hui.

« En *training*, c'est mieux », répond-elle sans hésitation, car elle demeure convaincue que si elle travaillait en pyjama, elle s'endormirait sur le clavier, puisque cette tenue est ancrée dans sa mémoire en tant que symbole de repos mental et physique.

## Confinement ou assignation à résidence ?

Son dernier jour dans « l'époque normale » était ce jour ensoleillé de mi-mars où elle a quitté son boulot sans savoir si elle allait y mettre les pieds à nouveau !

Depuis, le mot « dehors » signifie pour elle danger, contamination, amende, virus, respirateurs...

« Tout le monde doit rester chez soi et ne plus sortir sauf dans des conditions très strictes. » C'est la phrase impérative que tout le monde doit apprivoiser.

De nature casanière, elle accueille courageusement le mot « confinement » tout en étant persuadée qu'il ne va pas trop l'affecter, au contraire, elle est convaincue que c'est l'occasion idéale pour prendre du répit. Au fil des jours, son chez elle est devenu sa cellule familiarisée qu'elle ne peut quitter.

Après plusieurs semaines de claustration entre deux vies paradoxales, l'une, virtuelle, l'autre réelle, la nature humaine commence à se manifester et le besoin de voir les gens, de les côtoyer, devenu une exigence persistante. Soudain, un flash-back lui rappelle son premier cours de droit d'il y a longtemps. La citation d'Aristote « L'homme est un être sociable ; la nature l'a fait pour vivre avec ses semblables ». C'est la première fois qu'elle ressent cette citation dans toutes ses dimensions.

Armée d'un masque artisanal et de gants en Latex, elle décide de sortir de l'auberge et d'affronter le nouveau monde.

Dehors, sa rue dépeuplée, muette comme une tombe, même s'il s'agit de la place la plus bruyante d'un centre qui ne dormait jamais.

Le bus affiche « Complet » même si peu de têtes apparaissent des fenêtres, des pigeons en masse, des oiseaux multicolores accaparent la route principale en toute sécurité !

Elle avait l'impression d'être un personnage du film « le dernier homme sur terre »<sup>1</sup> !

1. Il s'agit du film *Je suis une légende* (titre anglais original : *The Last Man on Earth* ; titre



Devant les magasins, des barrières – implantées tout le long de la rue – derrière lesquelles se réfugie une longue file de gens qui boude.

Elle cherche inlassablement des sourires, des grimaces, même des signes du bon vieux temps, mais elle ne trouve rien !

Les émotions se cachent derrière des morceaux de tissu de différents motifs et couleurs. Seuls les yeux s'en échappent, exprimant peur, angoisse et amertume d'une âme en peine.

## Transformation

Les semaines se suivent et les mesures balancent entre restriction et laxisme. Les bulles sociales s'élargissent et se rétrécissent tel un yo-yo.

Une chose est sûre, le câlin tant attendu est de retour, elle voit des hommes et des femmes s'embrasser à pleine bouche comme si la guerre était finie et que les soldats étaient de retour chez eux.

La place redevient peuplée plus qu'avant, sauf que les gens ont changé d'apparence malgré eux, un accessoire indésirable exige sa place dans leur habillement.

Les machines raisonnent de nouveau dans les cafés, les restaurants ouvrent leurs parasols sur les terrasses séparées par 1m50 et les commerces rouvrent leurs portes au public avec vigilance.

Elle voit sa vie quotidienne comme un feuilleton télévisé de science-fiction dont le personnage principal appelé Covid-19 défie l'Homme dans une course sans merci. Tandis que les téléspectateurs, déçus, attendent impatiemment la dernière saison intitulée « la délivrance ».

---

italien : *L'ultimo uomo della Terra*) : un film de science-fiction italo-américain co-réalisé par Ubaldo Ragona et Sidney Salkow (mais signé uniquement par ce dernier). Il s'inspire du roman de Richard Matheson : *Je suis une légende* (en anglais : *I Am Legend*.) Source *Wikipédia*.

Elle se rend compte qu'un être imperceptible, imprévisible, l'a mise à l'écart de ses amis, de sa famille, de ses voisins, des gens qu'elle aime. Elle qui plaidait toujours pour la liberté et le choix dans la vie dans ses écrits, à travers les ondes de la radio, sur les différents podiums, se voit obligée de prendre des distances même avec les personnes les plus proches de son cœur.

Adieu la spontanéité, bonjour la vigilance.

Elle se demande si elle serait satisfaite de ce qu'elle allait devenir au fil du temps...

## Un jour

À la mi-septembre, son laptop refuse de se connecter au réseau. Malgré toutes les tentatives, un passage à l'entreprise s'avère nécessaire pour remettre les pendules à l'heure. Mais elle doit réserver ! Pas une table au restaurant, ni un siège dans l'avion vers une destination de vacances, mais bel et bien une place dans le bureau de son travail. Elle a de la chance, il y a encore dix places disponibles.

Tôt le matin, une course folle vers son bureau commence : elle doit apporter à manger, car le restaurant de l'entreprise est toujours fermé. Elle prend son premier café avant de sortir ; oups ! Elle se rappelle sa trousse de toilette ! Elle ne sait plus où elle l'a rangée, ça fait quand même 6 mois qu'elle travaille depuis chez elle. Ah ! Elle la trouve bien au chaud dans un tiroir de la salle de bain. Il ne lui reste qu'à enfiler sa veste et fermer la porte à double tour.

Elle arrive enfin à son bureau après avoir croisé le staff de nettoyage toujours matinal. Il est 7 h 30 et personne n'est encore là. Elle se met déjà au travail, pas de temps à perdre. Elle entend un bruit dans le couloir, ah ! Ce n'est pas un ou une collègue, mais le technicien de la machine à café.



Il est déjà 9 heures, et pas un chat ! Seule dans le service, elle occupe ce grand espace bien climatisé et serein. À sa droite, un rang de sièges vides s'allonge jusqu'aux fenêtres. Elle essaie de se rappeler les noms des collègues qu'elle a perdus de vue depuis des mois. C'est une sensation étrange quand même, elle n'aurait jamais imaginé qu'elle allait se retrouver un jour toute seule à travailler dans un service désert !

Après la réunion virtuelle avec son équipe, elle se rend compte qu'elle va devoir travailler toute seule dans ce vaste bureau. Elle choisit sa musique préférée, qu'elle met quand elle veut relever un défi professionnel.

Sa journée exceptionnelle s'achève. Elle ramasse vite ses affaires pour aller attraper son tram avant qu'il ne soit bondé.

Elle quitte les lieux et décide de retourner à sa vie virtuelle qu'elle connaît beaucoup mieux que la précédente. Elle se souvient de l'histoire du prisonnier qui a été libéré après de longues années d'incarcération. Il a passé un seul jour en dehors de la prison pour y revenir le lendemain demander à regagner sa vie « habituelle ».

## Le jour d'après

Marianne Pero

Je suis éprise  
 Aux aguets prise  
 Ficelée, nouée  
 Dénudée  
 Toute entière coulée dans un  
 noir étai  
 À cadran numéroté  
 Confinée, le jour d'après...  
 Touche carrée, étoilée  
 Zéro au milieu  
 Trou noir, galaxie  
 Signal sonore je suis  
 Je te reçois,  
 Viens

Sans limites limitée  
 En 5 pouces emprisonnée  
 Torturée, mon corps  
 Transformé  
 En rectangle plastique  
 Métallique  
 Accessible par WhatsApp

Glisse ta voix légère  
 De ses frontières se libère  
 Réseau incarné  
 Désincarné  
 Plonge dans l'air, voyage  
 Ma chair l'aspire, te respire  
 Viens !



## Pandémie

*Olga Gelgessen*

Tout à coup, le monde entier est tombé des nues ! Un virus minuscule a surgi du néant pour s'attaquer aux populations de tous les pays quasiment en même temps ! C'est un virus qu'on appelle le coronavirus ou Covid-19 et qui est très contagieux, alors, les gouvernements de chaque pays ont pris des mesures pour arrêter la propagation de ce dernier. Un mot a été lâché : « confinement ». Du jour au lendemain, les populations se sont vu interdire la sortie de leur habitation, sauf les professions indispensables pour assurer la survie des personnes confinées !

Qu'est-ce que le confinement ? Le fait d'être reclus chez soi. C'est un ensemble de précautions prises pour empêcher la dissémination du virus.

Nous sommes en pleine pandémie mondiale, la dernière pandémie a eu lieu il y a juste cent ans avec la grippe espagnole.

Les personnes atteintes tombent comme des mouches d'où la mesure d'être confinés.

Ce confinement n'est pas accepté de gaîté de cœur par les populations car il nous prive de pas mal de choses.

Il nous donne juste le droit d'aller faire nos courses seul(e) avec des restrictions comme la distanciation d'un mètre cinquante entre chaque personne dans les files des supermarchés, le port de masque toujours pas obligatoire mais conseillé. Nous avons aussi le droit d'aller nous promener seul(e) ou par deux si nous vivons et partageons le même toit. De ce fait, beaucoup de personnes souffrent de cet isolement. La solitude est ressentie très fortement par les personnes âgées. On voit dans les maisons





de repos beaucoup de cas frappés par ce virus. Il y a des décès en série. Et les visites étant interdites, on peut même affirmer que des personnes meurent de solitude, peut-être le deuxième virus de ce confinement forcé.

Mais tout n'est pas négatif, la nature profite à fond car la pollution y est moins forte. Beaucoup moins de circulation dans les airs et sur terre permet à ce printemps de s'épanouir, de s'ouvrir telle une rose pour offrir son parfum et sa beauté à nos sens longtemps endormis car trop occupés à courir après le temps ! Là, nous nous posons, nous respirons à pleins poumons, nos yeux s'émerveillent de voir naître cette nature que nous avons trop négligée !

Tous les soirs, à vingt heures, nous applaudissons le corps médical et j'ai pu observer à chaque fois de ma terrasse l'éclosion des feuilles sur les arbres. Moments magiques.

Dans ce confinement, il faut aussi rendre hommage à toutes ces personnes qui se dévouent corps et âme pour le bien-être des autres. Il y a des actions extraordinaires qui se passent.

Ce moment de recueillement, de repli sur soi-même, permet à tout un chacun de se retrouver ou simplement de se trouver. Être avec son moi intérieur, faire une pause non négligeable dans sa vie de tous les jours. Faire le point : suis-je seulement cet individu que l'on surnomme métro-boulot-dodo ? ou suis-je plus que cela ? Voilà l'un des constats les plus impactants qu'a donné lieu d'observer ce confinement !

## Ma méditation (*chant*)

*Regina Röhrer*

|| : Quand j'arrache l'herbe dans mon jardin :|| (3 fois)  
c'est ma méditation.

Je me penche en avant  
je m'approche de la terre  
en allongeant jambes et bras  
et toute ma colonne vertébrale.

Je commence timidement  
en fouillant et cherchant  
la petite plante persévérante  
que je n'avais pas encore vue.

J'arrache les herbes  
pour découvrir le trésor  
la plante précieuse tant attendue  
débordante de vertus.

|| : Quand j'arrache l'herbe dans mon jardin :|| (3 fois)  
c'est ma méditation.

Je broute à la main  
les herbes tout autour  
et déracine carrément  
celles qui sont trop drues.



L'attention que je porte  
à la minuscule plante  
me repose l'esprit  
et me charge d'énergie.

Je sens le vent sur la peau  
j'écoute les sons  
j'entends les chants magnifiques  
que nous font tous les jours les oiseaux.

Les arômes des herbes fraîches  
me chatouillent le nez.  
J'hume la terre  
comme un sanglier.

Quand j'arrache l'herbe de mon jardin  
quand je fais place à la nouvelle variété  
pour qu'elle puisse se développer  
quand je plonge pour rencontrer  
la beauté de la diversité.  
C'est ma méditation.

## Le Départ

*Lorenzo Massa*

Le Monde entier terrorisé,  
par un fantôme qui vole  
et s'écrase  
à l'heure de la vérité.  
L'éphémère pointe la fin,  
là où l'Éternel plante à nouveau  
le Départ.



## Ôter les lunettes Plonger

*Isabelle De Vriendt*

### **12 mars. 21 heures.**

Devant moi, un bassin d'eau glacée, d'où remonte une odeur de chlore. J'ai la gorge irritée. On me pousse. Je résiste. Pas envie d'avoir froid. Et puis, je saute dans l'eau. Comme tant d'autres. Parce qu'il le faut bien.

Le froid raidit le corps. Urgence de se réchauffer, de retrouver les mouvements, la respiration, le rythme. Nager chacun pour soi.

*Sortie annoncée au 3 avril.*

### **27 mars. 20 heures 30.**

*Annonce dans le haut-parleur. Délais de sortie prolongés au 19 avril.*

Je reviens à moi. J'ai retrouvé le plaisir de nager : sentir mes muscles engourdis se réveiller, se renforcer ; compter les brassées d'un bord à l'autre. Je me concentre sur ce corps, sa force, son jeu avec la résistance de l'eau. J'ai intégré le crawl, le papillon ; les longueurs se diversifient.

Je m'autorise des pauses. Reprendre le souffle. S'inquiéter de l'accoudé à 1m50 de soi, le caresser de ma voix, de mes mots, détricoter les solitudes. Savourer sa voix, intonations, débit, phrases, mots. Se sentir proche de lui, par le langage, par notre humanité, coincée l'une et l'autre dans ce bassin.



**12 avril. 13 heures.**

Plusieurs nageurs sortent du bassin et se rassemblent au bord. Ils enlèvent leur masque et rient. Jour de Pâques.

C'est comme un crachat sur ceux qui s'efforcent de nager, encore et encore. Et sur ceux qu'on ne voit pas, mais qui soignent.

Malgré leur air désinvolte, se taire, prendre appui sur le muret bleuté et rugueux, pousser et repartir. Continuer. Y croire.

**15 avril. 21 heures.**

*Nouvelle annonce dans le haut-parleur. Nouveau report de sortie. 3 mai.*

Chacun a trouvé son rythme de croisière. Des couloirs se créent, en fonction de la vitesse. Certains, pourtant, ralentissent, s'essoufflent. D'autres les encouragent. D'autres encore ne pensent qu'à nager, pour tenir le coup. D'autres, enfin, sont face à leur solitude, comme dans une transparence seulement démentie par le mouvement de l'eau, autour du corps.

Les abords du bassin sont vides, maintenant ; la musique diffusée change, on entend moins Claude François dans les hauts-parleurs.

Le temps passe, les crampes apparaissent. S'arrêter, là où on a pied. Envie de sortir, de sécher les peaux fripées, de les enduire, de les masser d'huile parfumée. À la place, étirer les pieds, les jambes, tirer sur les muscles, sentir la crampe s'éloigner. Garder le cap, poursuivre, puisqu'il le faut. Ne pas trop penser pour ne pas paniquer. L'horloge me sauve. Je vois que le temps avance autant que le nombre de mes longueurs, c'est encourageant, on ne peut qu'aller vers une sortie. Bientôt, on nous donnera des nouvelles.

**24 avril. 23 heures.**

On nous l'annonce, ça y est, le haut-parleur interrompt la musique. Mes oreilles bourdonnent, je m'adosse contre le bord, pour mieux entendre les mots brouillés. Ceux qui ne sont pas sur le bord se tiennent aux cordons des couloirs.

Pluie de dates. 4 mai, port obligatoire de masques dans le bassin, lunettes et tubas conseillés ; 11 mai, ouverture des boutiques ; 18 mai, retour des maîtres nageurs ; 8 juin, ce sera le tour des restaurants.

Pas de sortie de bassin, sauf pour consommer. On va devoir continuer à nager, sans relâche. Rester isolés dans nos couloirs. Être tiraillés entre l'envie de s'éloigner ensemble et la peur de donner la mort.

Je sens qu'il faut rester dans le bassin. Plongée sous l'eau incertaine. Aurai-je assez d'oxygène ? Et les autres, ceux que je ne vois pas, mais qui soufflent et qui râlent, auront-ils assez de force ? Ne risquent-ils pas de se noyer ?

Il faudra encore, encore, caresser, soigner, nourrir par les mots, au bord du bassin. Voir de loin les visages, leur lancer des regards en sourires, les rendre présents, se rendre présent à eux, toujours plus.

Comme on peut.

Faire comme on peut.

**3 mai. 18 heures.**

Certains s'apprêtent à sortir du bassin. L'effort a assez duré. Ils nagent vers les escaliers verticaux, se hissent et laissent leurs empreintes que la chaleur, très vite, efface. Ils se baladent tout près puis s'éloignent et créent un monde parallèle.

Je décide de rester. Toujours y croire. Choisir d'être de ceux qui protègent et encouragent. Tenir, et, pour la première fois, sentir le bassin dériver. Tous ces couloirs maintenant séparés de parois, et les corps qui ne sèchent pas. Ni les corps, ni les visages.

Accepter de plonger sans savoir quand sortir. Voir des aimés s'écarter et un mur s'élever.

**6 mai. 14 heures 30.**

*Le haut-parleur crachote une nouvelle date, toute proche. 10 mai !*

Je remonte à la surface, à pleins poumons, j'avale l'air moite. Silence. La musique des coeurs monte jusqu'aux lumières, allumées nuit et jour. Le glauque devient beau.

Nous pourrions être cinq dans le même couloir. Nager, et, par moments, se toucher du coude, du pied, se parler, à travers masques et tubas.

Qui viendra dans mon couloir ? Qui m'invitera ?

**11 mai. 7 heures.**

Mon corps faiblit. Mes oreilles bourdonnent. Subitement, je perds toutes mes forces, les crampes me gagnent. Je choisis de faire la planche. Me laisser porter. Laisser le corps reprendre souffle, le laisser se reposer. J'ai assez nagé.

Une paix s'installe, dans la solitude. Je me laisse dériver. Plus rien n'importe.

**13 mai. 8 heures.**

Troisième jour de planche. Les oreilles bourdonnent moins, les crampes sont mes compagnes.

J'entends dans le haut-parleur des annonces. C'est nouveau. C'est logique. La boutique aux souvenirs a ouvert ses portes. Invitation à consommer, pour qui aurait oublié. Le bassin s'est vidé de ceux qui ouvrent leurs portes et de ceux qui les passent. Les autres attendent encore. Nous aurons des nouvelles dans l'après-midi.

**13 mai. 13 heures 30.**

Nouvelles ouvertures. Je retiens les douches, la terrasse, le sauna. Je n'entends pas le reste. J'espère juste être la seule, dans mon couloir, à faire la planche. Et que la fatigue passera.

**18 mai. 8 heures 30.**

Le bassin est coupé en deux. Des grappes d'enfants plongent dans l'espace qui leur est réservé. On devine leurs sourires derrière leur masque.

Je me suis remise à nager la brasse. Doucement. Les remous provoqués par les enfants freinent ma progression. J'avale la tasse. J'ai un goût de chlore mêlé de sable. Je recrache, je retire mes lunettes qui floutent le monde, je regarde autour de moi.

Je m'aperçois soudain que je suis entourée de boue. Je m'enlise. Il faut que je sorte, vite.

Je n'hésite plus. Je quitte le bassin. Je cherche où m'appuyer. Il n'y a que les plongeoires, qui me plient le dos en deux, et les barres parallèles qui, séparées d'un escalier, se perdent dans l'eau. Je m'éloigne du bassin et j'avance jusqu'aux douches. Je rampe presque.

Le sable et le sel brûlent mon visage.

## Masquée

*Marie Tichon*

Ça pue sous mon masque !

Ça pue mon haleine

Je me gêne

Ça transpire ça suinte c'est dégueulasse

Vivement retrouver les bouches

Les sourires les haleines

Les lèvres qui dansent les mots

Les muscles les rides la chair autour

Les fossettes

Les nez petits grands tordus pointus épatés ambigus

L'expression entière

Qui donne vie aux mots

Maintenant : confinés, bridés, barrés, bâillonnés

## CONFINEMENT

*Marie Tichon*

Coup de soleil

Visage cramoisi

Et l'encadré de la bouche et du nez

Resté mortellement blanc :

Bain de soleil confiné

(Et tu as l'air con, in fine !)

## Non envoyées

Sylvie Van Molle

**Jeudi 12/03/2020**

---

Chère Horda,

Clic, clic, clic.

Toi aussi, je suppose ?

Appartement, vidéo, voix, paroles :

« *toutes activités récréatives...*

Une barre métallique cylindrique s'incruste dans le sol.

*culturelles...*

Une deuxième barre s'invite.

*folkloriques privées ou publiques sont annulées, peu importe leur taille.*

Une troisième.

*Discothèques,...*

Une quatrième.

*cafés et restaurants doivent fermer. »*

Une pluie de barres m'encerclent, face à cette image.

Horda, Horda...

Ton ressenti ? Tes mots ?

Plus rien n'est audible. Ma liberté envolée. Assignée à résidence. Inimaginable ! Recommandations ? Obéir ? Le temps est arrêté.



Au milieu de la cage, voix de la geôlière, le couperet final :  
« ... entreront en application dans la nuit de vendredi à samedi et jusqu'au 3 avril inclus. »

Le nouvel habitat est achevé, un bloc au-dessus de ma tête.

Ce sera long, je le sens, je le sais.

Et to...

Je m'étourdis.

### **Vendredi 13/03/2020**

---

Horda,

Ici, la vie bat son plein.

Toile à mon épaule, je marche.

Ah ! Ici, c'est plus calme.

Puis un bâtiment immense, des allées, des mets, des machines à trancher. Des gens, beaucoup de gens !

Me suis-je trompée de jour ?

Me suis-je trompée de lieu ?

Le vide m'entoure, m'envahit, l'air m'emporte dans sa course folle.

Panier quasi vide, je n'en reviens pas. Quatre tentatives me permettront de le remplir.

Tu manges ?

### **Samedi 14/03/2020**

---

Horda,

Où en es-tu ?

Impression de mesures surdimensionnées par rapport à la situation. Coincée dans ma tanière à cause d'une grippe nouvelle ! On n'hiberne pas avec la saisonnière ! Impression d'un régime répressif.

C'est quoi, Covid-19 ? Tu sais ?

Eux ne savent pas trop, disent-ils.

Contagieux, très !

Ils tombent comme des mouches, les vieux.

Population en quarantaine. Mais pourquoi ?

Et l'immunité collective pour les uns ? L'isolement pour les autres ? Non ?

L'histoire nous dira qui avait raison.

Impression qu'on me vole une partie de ma vie.

Tu vas bien ?

### **Mercredi 18/03/2020**

---

Horda

Renforcées. Les mesures.

Ne sortir que pour l'essentiel.

Le bureau, à la maison ou fermé.

Plus de rendez-vous sur le bitume.

L'écran, oui, le bitume, non.

Dans l'immense bâtiment aux grandes allées, on y va au pas, en cadence, seul, surtout seul.

Mon unique contact, mes doigts sur le stylo qui griffonne sur ce papier.



Cela bout, que nous arrive-t-il ? Intérieur vide, extérieur vide, galeries vides.

Je suis une survivante.

Communication par machines interposées, branchées, connectées. Les voix familières sillonnent les ondes. Oui, mais, le toucher ? Le contact visuel ? Le vrai ! ?

Distancée, éloignée, coupée, ... du vivant.

Tes doigts sur le papier ? Eh non !

### **Jeudi 19/03/2020**

---

Vos quatre murs vous compressent-ils ? Un peu, chaque jour ?

Les miens accusent le choc de mes pensées. Ils me renvoient en moi. C'est un ballet de réflexions internes et externes, revenir à ma personne, à mon centre.

Ici, le grand air est toujours accessible, je ne suis pas seule. Respiration simultanée, en cœur, air frais pour tous. Ici, mon être se déplace parmi d'autres, pas de connexion, pas de contact, pas de regard. Entités dispersées çà et là, même endroit, sphère différente, corps en apesanteur, telles des bulles flottantes qui ne se mêlent pas.

### **Vendredi 20/03/2020**

---

Horda,

Pas de danse. Hélices tournoyantes.

Œil à la verticale. Œil à l'horizontale.

Le temps passe comme on peut, comme on veut.

Injonction à domicile ou sur gazon.

Des souvenirs plein la tête devant la fiction ou dans la réalité. Chez soi ou en public.

La musique me fait sourire, me fait rire. Les volatiles d'hier me font rêver, ceux d'aujourd'hui m'horripile.

Tu les as vus ?

Tout n'est plus qu'écrans, ça se superpose.

Qui est spectateur ? Qui est acteur ?

On enchaîne les rôles.

Danser, la puînée n'a fait que ça toute sa vie, tout tremblait sous l'effet de ses gambettes effrénées. Cela m'a amené, le temps du déroulement de la pellicule à un autre temps, un autre lieu.

Les nouveaux oiseaux nous rappellent à l'ordre.

Rêve, Horda, continue de rêver.

### **Vendredi 27/03/2020**

---

Horda,

Aucune surprise, cela va continuer jusqu'au 19 avril. Dans la foulée, une bougie soufflée en confinement. Personne ne l'a oublié. C'est le principal.

Vais-je continuer à m'abreuver de ces rendez-vous points du jour ?

Des années que je les ignorais, trop ciblés, trop biaisés. J'ai préféré regarder à travers mes multi-baies. Sentir les choses. Voir le vrai. Baigner dedans. Sourire. Prendre des leçons. C'est plus enrichissant, plus honnête.

La peur, le mal. Comme si c'était cela que nous étions. C'est dominant chez une minorité, c'est dominant chez eux.

Maintenant, ce serait dommage de passer à côté de ma libération.

Qu'est-ce que tu en penses ?

### **Mercredi 15/04/2020**

---

Un jour sans fin.

Un disque rayé.

C'est reparti jusqu'au 3 mai.

Depuis le début, je l'avais senti. Depuis le début.

Rien d'autre à ajouter.

Et toi, qu'est-ce que tu en dis ?

### **Vendredi 24/04/2020**

---

Horda,

On en aura tous un, « au moins ». Je sens qu'on n'y échappera pas. Ce sera un nouvel accessoire.

Attention à l'attentat à la prévention.

C'est grand-guignolesque !

Ça y est, nous sommes dans la catégorie « chien méchant ».

Mais qu'est-ce qu'on nous fait ?

Tout et son contraire, depuis des semaines.

Moi qui n'aime pas la mode, je suis servie !

Et toi, Horda, tu fais tourner les aiguilles ?

Parfois, j'espère qu'il me trouve et qu'il me mette hors-service définitivement. Un éclair de défaitisme, juste un éclair.

Finalement, la libération n'en sera pas vraiment une.

On restera avec soi-même, coincé dans quatre bouts de tissu, chacun dans son carré.

Se voir. On pourra regarder, mais pas se toucher.

Un peu comme dans les musées, nous serons les reliques de l'humanité. On sera tous visiteur.

Et toi, comment vois-tu la suite ?

### **Dimanche 10/05/2020**

---

Horda,

Sourires, rigolades, embrassades. Nos impressions, nos ressentis, nos solitudes, échangés, partagés.

Leur plus beau jour, à (presque) toutes.

Au sortir des communs transports, oubliées les recommandations, on fait sauter les élastiques.

C'est la chaise musicale, tout le monde ne pourra pas s'asseoir. Certains devront attendre. C'est dur, c'est cruel. Vives les petites portées !

Comment cela s'est passé chez toi ?

Certaines préfèrent attendre plutôt que de choisir. La peur a gagné d'autres, pas forcément les aînés.

Nous nous regardons, nous nous auscultons, cela fait tellement longtemps.

On joue du pied, du coude, on en rit. C'est la danse des saluts.

Bulle.

Oui.

Elle s'est reconstituée.

Les gargouillements font plaisir à entendre. On ne sera pas rassasié, pas aujourd'hui, plus jamais peut-être. Et c'est tant mieux !

Je l'espère pour toi aussi !

### **Lundi 08/06/2020**

---

Horda,

Quelques sourires cachés, des yeux joyeux.

L'hibernation prend fin. Les coudes se lèvent à nouveau. Les deux-roues deviennent la norme. Chouette !

La bulle s'agrandit, les grandes tribus se retrouvent enfin !

Regards croisés, à nouveau.

Chez toi aussi ?

### **Lundi 22/06/2020**

---

Horda

La pharmacie, le cache-sourire, je l'ai.

J'en aurai besoin, c'est sûr.

Tu en as ?

### **Samedi 11/07/2020**

---

Horda,

Jackpot ! On n'a aucune excuse, on en a tous un et la capitale nous en a donné deux supplémentaires.

C'est maintenant obligatoire.

Je fréquente les lieux déserts. Belle ironie ! Aucune contrainte.

Il faut maintenant se libérer de cela, dernier rempart de cet enfermement, de cette absurdité !

J'élargis mon cercle.

Et toi ?



## J'ai peur de toi

Marianne Pero



J'ai peur de toi  
 Dans mon monde 40 x 60 rétréci  
 Où je fais mes 100 pas à l'abri  
 Sans barrières ni ennemis  
 Je suis préservée, sauvée,  
 Ne viens pas me perturber

J'ai peur de toi  
 De cet univers qui m'attend  
 Des passants, des mains amies  
 De la violence au quotidien  
 Fiche-moi la paix, reste à distance  
 Reste bien de ton côté

Il était une fois, dehors, la lutte  
 Café vite pris, vélo en slalom, boum-boum  
 Mon cœur tout le temps en sursaut  
 La banque, les sous et le supermarché  
 Parcours du combattant tous les jours  
 Et moi derrière, oubliée...

Et puis, confinement arrive  
 Je l'ai pris comme une prison  
 Puis, le printemps s'annonce  
 Les nuits deviennent étoilées  
 Et j'ai enfin pris le temps  
 Le temps de les regarder

Jusqu'à hier j'étais pénarde

Souveraine dans mon royaume isolée  
 Mes désirs étaient des lois  
 Personne ne les contestait  
 Toi, de l'autre côté des ondes  
 N'allais pas me contrarier

J'ai peur de toi,  
 De tous les autres  
 Qui se comptent par milliards  
 Méchants, gentils, tous mélangés  
 Comment deviner ce que tu caches  
 Si même toi sembles l'ignorer

Se dé-confiner, vaste blague...  
 Si l'on dit de te méfier  
 Quand la crainte rode  
 T'envahit de tous cotés  
 Même si je t'aime, je te fuis  
 Reste bien de ton côté

## Virose mentale

*Myriam Rochdi*

Bonjour,

Ça fait combien de temps ? Longtemps sûrement, car je m'étais assoupie, emmitouflée bien confortablement dans mes égarements, et le temps a filé. Je vivais le rêve transfuge, trop occupée à prendre et à vouloir, constamment en attente ou en demande. Le monde n'était qu'une gigantesque fête foraine. Et là, le manège s'est arrêté : je prends brusquement le temps de t'écrire. « Confinement » sur toutes les lèvres et « catastrophe planétaire » est relayée à l'infini.

Nos petites habitudes sont en suspens, alors on fait ce que l'on fait de mieux : on achète.

On ne choisit même plus, on se sert. On prend, on clique, on stocke, on commande, on s'inquiète, on consomme, on sélectionne, on bourre, on réceptionne, on charge, on s'angoisse, on bouffe, on jette, on étouffe, on jette, on éructe, on jette, et on recommence tout de plus belle.

Encore et encore, jusqu'à être jeté soi-même, à son tour, au bout du processus.

Dans l'imminence de la fin, tout y passe, rien n'apaise plus la faim gargantuesque creusée par la soudaine conscience de la mortalité. Mortalité, oui, le mot est lâché !

Dans nos petites susceptibilités d'enfants caractériels, on se fâche : alors quoi, on nous aurait menti ? Il n'y a pas que dans les films et chez les pauvres que l'on meurt ?

Quoi ? Nous ne sommes pas vivants pour jouir indéfiniment de la fiesta, paresser éternellement aux dépens de tout le reste ?

Mais pourquoi alors, si l'on meurt si vite et si facilement, avon-nous si soigneusement évité toute forme de responsabilité, de risque ou d'engagement ?

« Je vais mourir », la phrase prend enfin son sens, un horrible éclair de lucidité dans nos cieux d'azur photoshopés...

D'un seul coup, c'est la panique !

La moitié de l'humanité, déjà loin de mourir de faim, se rue avec plus d'entrain que jamais pour dévorer l'autre moitié, qui n'avait rien.

On n'en fait qu'une bouchée de ces gens-là, la planète entière semble y passer pour de bon. Champs, cours d'eau et forêts sont envahis par ces nuées de criquets qui maquillent leur pillage criminel en snap, likes, et posts qui se ressemblent.

Plus que jamais, tout est virtuel, tout, sauf le temps bien tangible qui s'écoule et nous entraîne vers l'inexorable règlement des comptes.

Tandis que dans nos terriers on se repose d'avoir accaparé ce qu'il fallait partager et pris au lieu de donner, le printemps éclot quand même, éparpillant pollen, mort, et chants d'oiseaux dans l'air déconfit. Homo insipiens est à bout de souffle derrière sa minuscule fenêtre, on redécouvre la caverne originelle que l'on n'était pas censé quitter.

Dehors, c'est ciel bleu et rayons chaleureux des supermarchés, tandis que, dans les esprits, c'est Beyrouth. Ou Bagdad, ou Damas, ou le Darfour, ou le Yémen, enfin... n'importe quelle contrée où les survivants confinés depuis toujours meurent en silence, visages fermés et regards éloquentes tournés vers des vanités à la surdité sélective.

De nos canapés « Ikea » arrachés à l'Amazonie, on goûte une minuscule fraction de la peur du monde.

Et pour faire bonne mesure, les tanières sont nettoyées avec soin. On espère secrètement que la mort, flairant sur nos portes le symbolique sang de l'agneau immaculé aux relents d'eau de Javel, frappera à celle du voisin. Loin, le plus loin possible...

On frotte et les vernis s'écaillent : s'il faut un sacrifice, alors d'abord les plus vieux, ces invalides, ces gens que je ne connais pas, ces voisins qui ne me ressemblent pas...

Les Anciens ne sont plus du tout des bibliothèques qui brûlent mais des statistiques et des âges médians, les jeunes gens ne sont plus le fleuron de l'espèce, ce sont des masses suspectes, de la vermine vectrice de maladie et de mort.

Les poètes et les fous sont soigneusement évités, chassés, laissés à leur solitude de faim et de désespoir. Dans le tumulte, seul compte Moi, biberonné à l'illusion cocasse de ma signifiante.

Ce qu'on découvre est trop cru ? Tout est prévu : pour alléger encore la charge sociale et les consciences indisposées, on se fend de quelque indignation numérique pour conjurer le karma, et le clap-clap concerté du soir tranquillise nos intérieurs enroulés sur eux-mêmes.

Le déshonneur ronronnant entre deux cliquetis de terreur, on peut enfin se rasseoir avec un sac sur la tête, derrière nos remparts de macaronis et nos forteresses de certitudes en papier.

Mais si tu prends le temps de te connaître toi-même, si tu ne nies pas autant la raison primale de ton existence jusqu'à ce qu'au fond, il n'y ait plus ta voix mais juste un piteux gargouillis qui survit au tintamarre futile dont tu t'es rempli, alors tu ne ramperas pas derrière tes murs.

Tu ne seras ni complaisant, ni obéissant à la folie, à la violence et à l'injustice éminemment mortelles.



Dans la solitude, tu te révéleras enfin libre de toi-même pour être sept milliards, reconnaissant de la moindre motte de terre qui te nourrit et t'héberge.

Tu oublieras jusqu'à ton nom, pour être avec l'anonyme négligeable qui n'en finit pas de mourir.

Et ton esprit tout entier chevillé à la douleur brûlante de qui voit son père, sa sœur, son enfant, dans un sac hermétique, emporté seul sans funérailles et sans cortège, vers un impossible adieu.

Sans interface électronique, connecté enfin pour psalmodier l'air à qui se noie dans ce monde sec et dégénéré, programmé pourtant pour absorber la généreuse immensité soudainement avare.

Révolté dans toutes les langues contre les empires qui écrasent, qui sèment famine, maladie et désespoir, renoncement à l'obéissance servile, confortable, sans histoire dans une nation criminelle.

La douce et familière berceuse du mensonge n'aura plus de prise sur une créature incapable de trouver le sommeil.

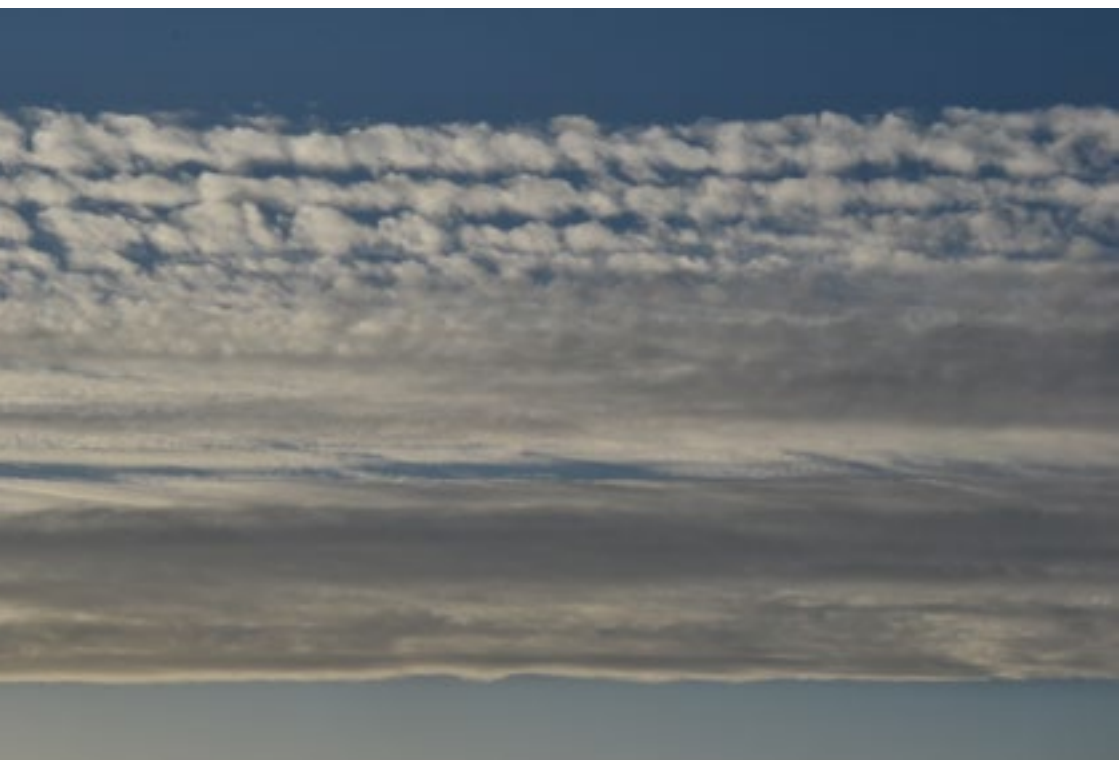


## Lq Bqnque Pqssqnte

*Lorenzo Massa*

Une banque passante,  
qui façonne des paquets d'hommes,  
convoyés par des mains qui poussent  
dans les trous d'une file sans tête  
les numéros perdants  
au change de leur devise :  
« La franchise que l'on paie  
ne nous rend pas le bien »  
pour une monnaie dévaluée :  
« Son règlement est le prétexte de la conformité. »

Tentons plutôt  
le voyage en Confiance,  
qui restitue au courage  
la valeur de la franchise,  
et décerne à crédit,  
aux dépens de la loyauté, le prix  
de la Liberté.



## Rouge

Olivier Schneider-Depouhon

Il y a ma voiture rouge cerise, arrêtée au bord de la route. Il y a moi assis, bras croisés, sur le capot. Me vient l'envie d'une cigarette mais non, j'ai arrêté. Si ma voiture était d'une teinte moins vive, j'en suis presque sûr, elle attirerait moins l'attention. Mais l'attention de qui ? Pas un chat sur la route. Une campagne déserte. Il est sept heures du matin.

Je pourrais donner, à qui me verrait, l'impression de lancer un défi. Ce ne serait d'ailleurs pas entièrement faux. Une goutte a fait déborder le vase pour moi ce matin au petit-déjeuner, lorsque j'ai entendu à la radio une annonce qui m'a fait venir à l'esprit mes lectures d'*Ubu roi*. Interdiction de prendre la route. J'ai pris le volant quelques minutes plus tard en ignorant l'interdiction de sortir de chez soi sauf pour, je cite, « raisons impérieuses ». Un coup de sang, direz-vous. Peut-être.

Le vaste monde est assigné à résidence pour cause de virus pandémique. Il est question d'une drôle de couronne sans aucun lien avec celles qui accompagnent les galettes des rois. À force de tâtonner à travers les semi-certitudes médicales, les idées concurrentes, les labos hyperactifs, les pouvoirs en place en viennent à jouer avec nos nerfs. Le lundi, on nous recommande de porter un masque ; le mardi, c'est caduc. Il faudrait savoir. Et ne pas oublier que se masquer, c'est enfermer son visage, le retrancher à l'écart de la société. Pour le temps qu'il faudra, soit, mais nous n'avons qu'un visage pour exister aux yeux des autres : si on cache les traits de ce visage, on enlève une couleur à la palette du monde. Et nul ne sait quand on pourra se révéler à nouveau, nul ne sait qui est habilité à mettre fin à ce jeu de colin-maillard.

En quittant la ville ce matin, j'ai vu des volets fermés, des débris de journaux agités par le vent dans les rues, comme n'importe quel autre jour. Pas un seul passant. J'ai mordu dans le fruit mélancolique du confinement pour en recracher un morceau. Je fonce vers ce que je pourrais appeler pompeusement ma résidence secondaire : en vrai, une cabane au sommet d'une colline dans les Ardennes, que j'occupe quand je veux, sans loyer, pour autant que je veille à ce que son état ne se dégrade pas indéfiniment. Je débarque, je réside, je nettoie et je pars sans me retourner. À l'extérieur de la cabane est cloué un masque démoniaque grimaçant dont je ne m'explique pas la présence même après tant d'années.

Pourquoi est-il interdit de se déplacer d'une ville à l'autre ? Quelque chose m'échappe. Une énigme m'accompagne, installée à ma droite sur la place du mort. Faut-il craindre qu'avec nos voitures transformées en cavaliers de l'Apocalypse, nous trimballions avec nous, accrochées à nos carrosseries, de pleines cargaisons de virus ? Tant qu'à faire, ne devrait-on pas interdire au vent, propagateur tout aussi irresponsable que nous, de souffler entre huit et dix-huit heures ? Les mystères de la virologie me dépassent. Il s'agit, dit-on, d'éviter la mixité : ne nous mélangeons pas, par crainte de répandre des germes. Mais dans mon refuge, je ne partagerai mon toit qu'avec quelques mulots surpris et dérangés par mon arrivée. Pas de quoi contaminer des foules, entretenir un foyer d'infection. Un foyer, que dis-je, la mode est au « cluster » sous l'emprise d'un autre virus : celui qui remplace impunément les mots du français par leur équivalent anglais. Où sont passées nos défenses immunitaires linguistiques ?

Je roule dans du vert, du gris de roches affleurantes, du bleu de vieilles maisons mosanes dont toutes ne sont peut-être plus habitées. Je franchis sur un pont le corps longiligne, haletant, de la Meuse infatiguée depuis des siècles.

Un peu plus loin, c'est le vert de nouveau, couleur d'espoir, en héraldique sinople de la vie, quelle que soit la pluie qui s'abat sur elle et son blason. Des reliefs plus forts, plus raides, me remplissent d'une joie que j'ai oubliée depuis des années, des années, à ne plus savoir qu'en faire ni comment les compter.

Le bitume de la route est marqué par de drôles de cicatrices, l'empreinte laissée par les pneus des camions. Je roule, à l'entrée d'un village, je ralentis et je laisse mes muscles se détendre mais il faut tout de suite les contracter violemment, la route a fait une courbe traîtresse qui m'a caché quelque chose et je freine, mais il est trop tard pour éviter cette chose : un chat qui vient de se jeter sous mes roues. Merde. J'ai écrasé un chat. Je descends, je vois le chat vivant mais agité de soubresauts, je le recueille, je bégaie, sans suite, tranquillise ton coeur battant, chat, chamade, garde ouverts tes yeux verts, agite tes vibrisses comme pour un combat, une prise de bec avec une proie ou un autre chat, résiste, tiens le coup, je cherche dans tout le village, je te le jure, la trace d'un véto, un rebouteux même ferait l'affaire s'il le faut. Les volets sont fermés, le village s'est mis en coma artificiel, le sommeil régit les coins et les recoins des maisons de pierre bleue, bleue ou alors verte comme l'espoir, je suis à bout de souffle, l'espoir contre toute attente se manifeste et prend corps, je viens de voir l'enseigne d'un cabinet de vétérinaire. Je porte le chat jusqu'à la porte du cabinet, un type qui doit être le vétérinaire vient m'ouvrir, jauge la situation illico et me fait un signe : je dois porter un masque. Je retourne le prendre dans la voiture et j'abandonne le chat entre les mains du véto.

Pourquoi cet incident m'a-t-il tellement marqué ? J'ai vu des chats, des hérissons et même des tatous en Amérique, éventrés sur ou à côté de la route. Je suis resté à peu près indifférent. Le chat d'aujourd'hui, celui de la collision, m'a pour ainsi dire été lancé à la figure comme pour me rappeler que la mort est tout près, à n'importe quelle heure. Après quelques minutes, mon coeur bat tranquillement à nouveau. D'autant plus que le véto m'assure

que le matou s'en tirera et en sera quitte, peut-être, pour une claudication bénigne.

Je reprends la route, les yeux plissés pour cause de soleil vif, je roule sans un seul regard pour le rétroviseur et je ne ressens plus aucune peur envers les virus, les virages eaux dormantes qui se réveillent pour vous pousser hors de la route, je parie naïvement, mais ni plus ni moins qu'il le faut, sur la vie, au-delà des épidémies et des masques démoniaques qui me grimacent à la gueule, je roule et tant pis si ce n'est que pour rejoindre une cabane pourrie quelque part dans les Ardennes.

## CORONAVIRUS

*Marie Tichon*

Solitude du monde  
 Tout entier tu dors  
 Hibernation  
 Les rues sont mortes  
 Le silence  
 Du calme triste

À l'intérieur : personnes seules, isolées, désolation. Mourir de  
 [solitude

Et  
 Familles confinées derrière ces minuscules fenêtres  
 Logements trop petits, beaucoup trop petits.  
 Ça bouillonne, ça va exploser. Ou implorer.

Dehors plus rien ne bouge  
 Hormis le vol d'un oiseau  
 Hormis la danse lente des nuages  
 Les fleurs et les insectes – eux – avancent toujours au rythme de  
 [la vie.

Plus rien ne bouge  
 Hormis le bleu des policiers  
 Sirènes ambulancières perçant l'absence.

Comme si le monde était mort.

Ce printemps,  
 C'est l'hibernation humaine  
 Silence des commerces  
 Extinction des feux sur les autoroutes

La course folle du monde : à l'arrêt.

Maintenant le monde attend.

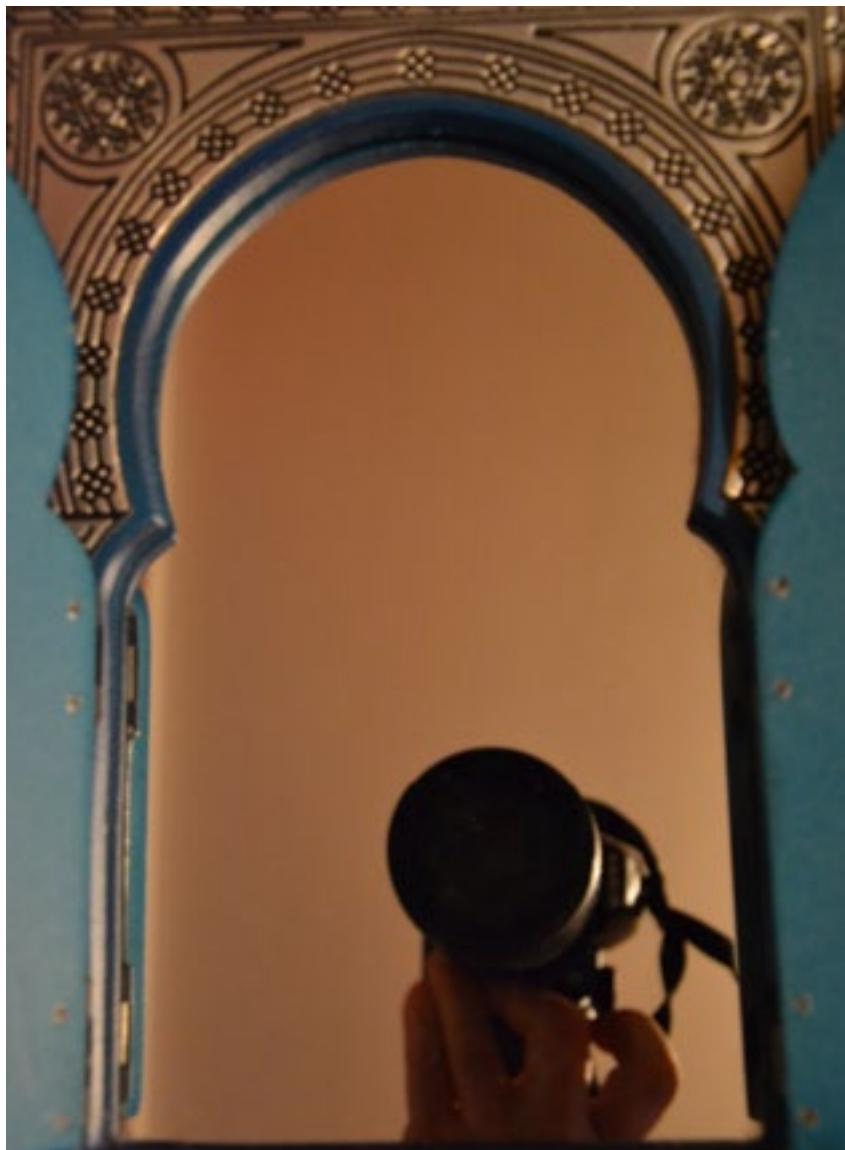
Non, il n'est pas mort.

Il vit, à l'intérieur

Il applaudit à vingt heures.

## Au Fond des Tours

*Lorenzo Massa*



La puce à l'oreille  
 et le cellulaire entre les mains d'Androides  
 transfèrent aux banques des intérêts.  
 La presse matraque l'opinion  
 pour élever le plus grand nombre au carré.  
 L'école, qui n'enseigne ni la confiance,  
 ni la passion ni l'amour,  
 forme des boîtes où l'on conserve la mélasse,  
 dans l'uniforme de ses beaux jours.  
 La politique bâillonne la foule  
 et retient dans un masque  
 les soubresauts de la liberté.  
 La pandémie d'ego progresse  
 dans un désert qui se fracture  
 et isole, au fond de ses tours,  
 des rats qui rongent leur obscurcissement  
 en y creusant des galeries  
 marchandes de refuges  
 où les taupes escamotent la réalité,  
 dans la virtualité d'un songe.  
 À défaut de rêve,  
 l'image vaut mieux que le fond,  
 pour autant que le ciel  
 ne la réfléchisse.

## Celui d'après

Myriam Rochdi

Pangea, le 26 avril 2048

Chère 7.780.621.072,

J'ai lu ta diatribe, et ton indignation nous attendrit.

Nous t'espérons néanmoins en changement, évoluant vers ta survivance dans notre monde. Tu étais somnolente à défaut d'être apaisée, troublée dans ton brouet de sentiments et d'élucubrations confuses.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, tout cela n'a plus d'importance car il n'y a plus ni identité, ni idée à défendre. Plus la moindre particularité : nous sommes Pangea, un ensemble systématique plus fort et moins sensible.

Dans mes souvenirs de 2020, ceux qui me restent de l'ancien monde, tu attendais quelque chose comme un signe pour agir. Tu imaginais qu'un espèce de signal reconnaissable entre mille déclencherait le « momentum » de l'humanité. Et de là, bourgeonneraient des réformes de masse, diverses et très variées, vers quelque chose d'imprécis que tu appelais "liberté". Rien que le fait que tu penses Pangea comme composée d'individus libres et uniques nous rappelle l'obsolescence cocasse de la chaîne de programmation de ta « pensée »...

Déjà à l'époque, tu semblais pourtant avoir oublié ce que ton vieux père professait en préparant tes panades faites de ces aliments de l'ancien monde : « le nombre ne suffit pas, c'est la qualité de la troupe qui importe. » Il était persuadé, le brave homme, que

le changement d'un système passait d'abord par la révolution individuelle. Une « révolution intérieure », disait-il.

Tenant compte de l'index de distorsion lié à ton contexte, je requalifie ton infraction eu égard à ta niaiserie, cette indignation absurde de faux-bobo-végétalo-transfuge, et à tes horribles sacs en toile de lâche. Tu as des circonstances généalogiques et identitaires atténuantes. La tête bourrée de principes ancestraux qui ne survivront pas à la première coercition, te voilà bien assez tôt arrimée, puis engluée définitivement en Pangea.

La révolution intérieure s'est peut-être trop fait désirer ? Car nous le savons, tu prendras bon gré, mal gré la voie unique de l'obéissance. De « recommandations » vagues en menaces invisibles, de contrôle policier en massacre d'état, tu as obéi et tu t'es calfeutrée, attendant docilement la suite des événements. Pas question de bousculer le désordre, de prendre les choses en main, non. Mais pas de problème, pas de responsabilités, patience, tu seras prise en charge...

Ici tout est sous contrôle. Ce qui a l'avantage de libérer Pangea de toutes ces questions chiantes de l'ancien monde et de se concentrer sur la production. Le fric, la matière.

À Pangea, l'eau ou l'air, comme la terre, sont des valeurs boursières. Ici on t'annonce à chaque minute de ta courte existence quand bouger et quand rester immobile, quand acheter et quand jeter, quand copuler et quand s'abstenir, quand produire et quand mourir, quand accoucher et quand avorter. Pangea se maintient. On y meurt ou l'on y tue en fonction des constantes. Tout est sous contrôle.

Le fantasme diabolique rendu possible par la lâcheté et le silence, tout est pris en charge.

À l'époque, le monde se donnait bonne conscience en s'amusant à trier des emballages de poison de supermarché et se payait le luxe de polluer différemment le week-end et les jours fériés.

Bien sûr, c'était ridicule ! Aussi efficace que d'éteindre un incendie de forêt avec un éventail. Très loin de suffire donc, mais assez pour maintenir le confort de certains dans un système bancal.

Il n'y eut donc pas de jardin d'Eden planétaire où des travailleurs heureux et stupidement simples plantent des navets et compostent leurs excréments, sans haine et sans pétrole. Non, rien de tout cela.

Les vieux qui mouraient répétaient qu'il suffit d'une poignée, la foi au cœur, parfois même d'un seul, pour changer le cours des choses. Comme si l'abondance ne faisait pas tout, comme si la foule ne valait rien, comme s'il y avait une « qualité » à la révolution... Ça se passe de tout commentaire.

Et te voilà, encore un individu pour une pincée de jours... En 2020 tu te plains, tu écris, tu te planques. Et ce sont autant de graines en train de moisir au lieu d'être plantées, de gestes retenus et d'actions non menées. Les urgences qui se prennent les pieds dans l'angoisse et une seule question : « La faute à qui ? »

D'ici, nous pouvons te répondre avec le recul nécessaire : la faute à ton confort et à la peur de son manque. Cette peur de faux-jeton, elle vous mène à l'abattoir en troupeaux tremblants et serviles. Abrutis de promesses de « prise en charge », vous vous accrochez à l'espoir de bouger le moins possible. À Pangea, vous bougerez pourtant, mais uniquement sur ordre. Tous refondus en un système unique qui vous engloutit corps et âme. Voilà pour ta « révolution intérieure », qu'il est beau « le monde d'après » !

Ton attention trop précaire n'a fait qu'effleurer la réalité, tu opposes une résistance de mouton d'élevage à un élan totalitaire qui se renforce sous tes yeux, nourri par la peur même qu'il t'inspire.





Ni l'arbitraire, ni le géronticide de masse, pas même l'effondrement de la monnaie et l'homogénéisation totale du vivant ne troubleront le silence fracassant qui vit renaître Pangea.

Ô Pangea, là où l'individu disparaît... Tandis que pas un seul « révolutionnaire » ne s'est déconnecté assez longtemps du réseau « social » pour se sortir du marasme.

Pas un seul pour capter le tout au travers d'une vitre enfin ouverte sur les rayons du soleil, l'air meurtrier, l'oiseau qui se dandine, le jaune vif des fleurs, et le rampement borné d'êtres capables de voler.

À Pangea

7.780.621.072,

## Le long du canal

Sophie Cauderlier

(... dans le désordre peut-être..., rythmé, sur un rythme 6/8)

Et puisque c'est ainsi...  
Qu'on ne peut rien y faire  
Puisque c'est du passé

Puisque je suis en vie  
Parc'que mon cœur palpite  
Et qu'on peut tout changer

Un jour...  
il faudra qu'on m'explique...

C'est toujours à vélo  
que me viennent les mots  
Qu'ils me sort' de la bouche  
Com' on r'çoit une douche

Le monde est en chang'ment  
Perpétuellement  
On perçoit des pépites  
En tous sens, en tous sites

Parc'qu'on dit qu'en rêvant  
On peut changer le temps  
On peut changer les gens  
Même pas besoin d'argent

Parc'qu'au bout du tunnel  
Je perçois la lumière  
L'oiseau déploie ses ailes  
Et fonce tête première



Raison faut-il garder  
En cloisons, confinés  
L'enfant dit doucement  
Tristess', peur et tourment

Sans même nous retourner  
Pas un mot pas un gest'  
Abandonné pépé  
Mémé, qu'est-c' qu'il lui rest'

Elle et lui éternels  
Père et mère, nos racines  
Un adieu solennel  
Je vous fais en pensées

Parce que c'est en marchant  
Qu'on prend encor' le temps  
De vivre le présent  
Com' la valse du vent

Et c'est qu'il a raison  
Ou c'est nous qu'on a tort  
De laisser en maisons  
De repos nos vieux morts

Et tout c'qu'on aurait pu  
Faire, être à leurs côtés  
Regards et mains tendues  
Gestes tendres, caressés

Parc'que comme les fleurs  
Qu'avril met en couleur  
Que mai donne parfum  
On naît, devient défunt...

La musique me porte  
L'harmonie est plus forte  
Sommes au diapason  
Amour, paix et passion.

# Je ne marche pas, je rêve d'un autre monde

Texte collectif

*Pour conclure ce recueil, nous nous sommes prêtés-e-s tour à tour, d'avril à octobre, à l'exercice d'une sorte de cadavre exquis, chacun-e dessinant la suite de l'histoire d'un personnage qui est en marche et qui, de temps à autre, interrompt sa marche... Voici le résultat, un texte sorti du placard inconscient de nos vécus tourmentés ou de nos extases autorisées par un confinement obligé pour cause de virus. Sorte d'hallucination collective hilare et dérisoire, sans prétention si ce n'est celle de tisser une tapisserie de mots et de phrases plurielles ; de quoi se couvrir les épaules d'un chaud poncho pour l'hiver... Ce texte en « je » a été écrit tantôt au masculin, tantôt au féminin.*

Je suis seul, comme perdu dans un vide immense, mon sac fermement collé sur le dos ; dans cette forêt de bâtiments et de gratte-ciels sans vie, on se croirait dans un film de fantômes. Dans ces rues étroites qui se prolongent à la limite de ma vue illimitée, je m'avance au rythme du battement de mon cœur sans rien dire, car mon seul compagnon semblait être mon ombre. Mon esprit s'impatiente déjà au souhait de rencontrer d'autres personnes comme toujours à la Grand-Place de la ville. À la Grand-Place, non ! Il y a toujours du monde. Mais à mon arrivée, c'est un vent soufflant en silence, qui m'accueille !

Je dois avouer que cela me donne un sentiment de paix et de quiétude ; j'ai envie de fermer les yeux, pour certainement faire une conversation avec mon moi intérieur, parfois courir... mais enfin, la musicalité du silence au chant d'oiseau, quelquefois en solitaire, harmonisant Adagio à ma propre respiration.



C'est bien ce qu'il me faut pour assouplir mon esprit hanté par les stress de chaque jour.

J'ai néanmoins la sensation qu'il y a des yeux qui m'observent du haut des balcons ! Cela me fait un peu peur de penser à ce qu'eux pensent de moi.

Ah ! Oui, les infos d'hier soir avaient annoncé qu'il y a un virus qui circule, qu'il était alors important de rester à la maison ! Alors dois-je rentrer ou profiter encore de ce moment exceptionnel... ?

Je suis à ma fenêtre qui donne sur le sud. Puis, je passe à ma fenêtre nord. Si je me tenais la tête en bas, façon poirier, rien n'y changerait. Je serais, nous serions, toujours confinés. C'est affreux, dans notre claustration, nous sommes des toupies qui tournent sur elles-mêmes, des hamsters dans une cage occupés à pédaler follement à toutes les heures sans avancer d'une virgule : marathon vain, simulacre de mouvement.

On s'envoie des images, des vidéos, on se parle, mais certains inventent de bien étranges façons de traverser les murs et les écrans, ou de s'en donner l'illusion.

Je fais alors mon entrée en scène  
en sortant par la fenêtre  
par laquelle je me suis introduit dans cette histoire,  
qui n'a d'autre fin  
que la pérennisation d'une mode,  
le port du masque,  
au moyen d'une identité prêt-à-porter  
surfilée dans l'étoffe de l'ego,  
en prologue à une introduction à l'image  
de la trame tissée entre ses protagonistes :  
une vision périscopique  
au travers du désir de ressemblance ;

qui a pour intrigue  
une optique truffée d'aberrations  
renvoyant la propre image grandie, sans foi  
dans la transparence du regard  
et la portée d'une longue vue riche d'expérience,  
remplacée par une loupe,  
qui forme une image virtuelle,  
rejetée à l'infini par l'objet fidèle à son foyer.  
Ces « lunettes », de la marque authentifiée « Conforme »,  
imposées pour concevoir à la maison, une histoire sans fin  
à travers une fenêtre à une dimension,  
ne pourront bientôt plus servir  
au cinéma des grands acteurs.

Et d'un coup, ça les prend : le film, la scène, les personnages à distance focale de l'autre côté de l'écran, le look, l'odeur, les têtes d'enterrement... Tout leur ôte l'envie de respirer.

De portes en fenêtres, ils se surprennent à rêver de tangible réalité. Une envie folle de choc, de sentir le bitume sous leurs talons mous et les muscles gourds, atrophiés, se déchirer.

La folie semble doucement prendre forme, elle se colore derrière les masques de conformité, en milliers de petites noisettes encore pâles dans les cimes des coudriers.

Assis à la dernière séance de leur ère, les confinés sont parcourus de spasmes involontaires.

C'est la danse de Saint-Guy dans les salles obscures : plus question à cette heure de s'enfuir seulement dans sa tête !

Stop. Je sors. Je ferme la porte à clé, suspends la main avant de me retourner pour réintroduire la clé dans la serrure. Le masque et un sac. Laissez-passer désormais indispensables à toute

sortie. Je suis seul. C'est déjà ça. Je ne dois aucune explication à personne. Aux flics, j'ai l'excuse des vivres à me procurer. Vivre. Sortir de la procuration des fenêtres qui enferment. Sortir de mes pensées, même. Laisser mon corps suivre sa piste, m'ouvrir aux bruits, aux odeurs, au soleil et au vent, ne plus penser. Être là, juste, marcher, observer le mouvement des semelles sur le bitume. Et dire qu'on s'est perdu à qui nous demande l'objet de notre destination. Dire qu'on s'est perdu, alors que, justement, on se retrouve, au cœur d'éléments qui suivent la course du temps, malgré la tourmente des humains. Je descends les escaliers et je sors.

Ouf ! Me voilà dehors. J'oublie quelque peu ces quatre murs. L'air circule sur ma peau. Mes poumons s'oxygènent malgré mon masque imposé. Je me mets en route. Mes chaussures se fondent avec délice sur le bitume et le fait de bouger me fait du bien. Mes sens sont sollicités par un tout autre spectacle. Le ciel, les gens et le bruit de la vie en pleine crise sanitaire et distanciation de fait. Cette sortie décidée ravive en moi un désir de liberté. J'observe cet environnement et j'accueille l'instant avec discernement. Mon esprit critique s'active. Ce virus nous accapare. Non, il nous détourne aussi d'autres réalités qui sévissent dans le monde, là où les conflits, la corruption et la misère poursuivent leur petite entreprise de destruction massive. Je me force à ne plus penser et à ramener ma respiration sur mes pas.

J'accélère : j'aime tellement marcher vite, toujours plus vite, être dans cet état de « mise en légèreté volontaire de mon corps ». Parfois, je pourrais même m'envoler.

Sophie, ma voisine bavarde, m'oblige à sortir de cet état plaisant.

« Avant », nous nous serions sûrement fait la bise.

Maintenant, tandis que nous parlons à distance, je ne parviens même pas à deviner l'émotion qui l'anime. Je suis plus préoccupée par la puanteur humide qui se forme sous mon masque.

L'échange est stérile. Avant, elle m'aurait confié ses difficultés. Et j'aurais été capable de l'écouter vraiment, de la comprendre un peu, de lui apporter l'empathie dont elle a besoin.

Maintenant, il y a ce masque qui prend tout l'espace, toute mon attention et la distance physique, la distance psychique entre nous qui m'éloignent de notre complicité naissante.

Du plus loin que je me souviens, je n'ai jamais aimé les contraintes. J'ai toujours cherché à être libre. J'ai combattu aux côtés d'Amnesty international parce que je trouvais intolérable qu'on puisse enfermer des gens dans des cellules d'un mètre carré alors que souvent, ils sont innocents ! Ce confinement nous fait oublier toutes ces personnes qui luttent et meurent pour notre liberté !

La liberté est la première étape de la démocratie. Pas de démocratie sans liberté !

C'était mon slogan à l'université, « Je suis né pour te connaître, pour te nommer », et j'écrivais « Liberté » avec Paul Éluard.

J'ai été une enfant assez libre. Mes parents ne s'intéressaient pas vraiment à la société dans laquelle ils vivaient. Ils travaillaient pour que leurs enfants ne manquent de rien. Ils avaient leurs amis. Ils se réunissaient le week-end et faisaient la fête pour oublier les travaux pénibles et abrutissants de la semaine et aussi et surtout le pays qu'ils avaient dû laisser derrière eux.

Pour le reste, j'ai pu décider du cours de ma vie, du choix de mes relations, de mes études, de mes activités, de mes sorties. On peut dire que je n'ai pas vraiment souffert du manque de liberté dans ma jeunesse.

Ma décision prise, je décide de continuer ma route et d'abandonner ces masses imposantes de bâtiments qui m'écrasent, d'un pas allongé, bien dans mes baskets et masque obligatoire, je m'éloigne de ce bruit des villes, je m'échappe de toutes ces contraintes dont

on nous assomme à toute heure du jour. Je fuis, je me fuis, je n'en peux plus. Je me dirige vers cette nature qui ne m'impose rien, me libère, me permet de respirer sans être masquée dans ce coin de paradis.

Mon souffle n'est plus emprisonné derrière ce bout de tissu qu'il nous faut porter constamment dès que l'on met un pied hors de chez soi. J'ouvre mes poumons par de larges coulées d'oxygène. Qu'il est bon de se sentir vivre, revivre même !

Je suis dehors, je marche vite, je cours contre le temps et contre le virus.

Je dois arriver à l'heure.

À l'heure de préparer et servir le petit déjeuner du monsieur D.

À l'heure d'aider madame B. à prendre sa douche du dimanche.

Je dois arriver sain et sauf. Et à l'heure.

Pour moi et pour toutes les personnes âgées qui dépendent de mon aide.

À quelle heure y a-t-il moins de monde dans le bus, dans le tramway, ou dans le métro ?

À quelle heure puis-je dribbler le virus ?

reJ'ai besoin du masque, des gants, du gel hydroalcoolique, du courage, de la foi.

Je sors et j'ai tout cela.

Pourtant, j'ai peur à chaque fois que j'entre dans un transport en commun et à chaque fois que je sonne chez les bénéficiaires.

Je suis dehors avec l'espoir d'arriver et partir sain et sauf.

Le bus est là, j'embarque, masqué. Dans les corps en coin et les mains crispées, la méfiance rôde. On dirait que chacun est prêt à sortir un couteau. Il faut avouer que je ne me sens pas très bien. Un inconfort obscur me pénètre de partout. Encore cinq arrêts pour descendre enfin. La chaussée se fait caillouteuse, les rues se mettent à branler, mes jambes flageolent. Déstabilisé, un coin

aimable m'accueille entre un siège interdit et un tube d'acier. Je me cale, soulagé. Dans l'aventure, mon masque s'est mis de travers et c'est en l'ajustant, juste à ce moment-là, que je la remarque. D'abord la BD qui lui serre les lèvres, où des Pokémon se baladent pour l'embrasser, puis ses yeux noirs, presque bleutés. C'est la vie, la beauté. Envolée la peur, je me demande comment, tous deux masqués, allons pouvoir nous approcher.

Je m'imagine entre deux nuages, chaque main tenant l'élastique géant se trouvant à chaque extrémité de l'immense tissu plissé dont je préfère me servir comme parachute. Là-haut, je ne risque plus rien, je suis hors de portée, de tous, de tout. Je circule, je traverse les frontières, même. Ici, on poursuit son existence en toute quiétude, aucune conscience de ce qui se trame chez les humains, on n'y fait pas attention, ce ne sont, finalement, que des petits points qui s'agitent, au milieu de fleurs colorées qui tapissent la surface. Que c'est beau ! Mes pieds appellent la terre, je suis ballottée entre deux branches, toute retournée, je m'assois sur l'étoffe et me balance. Je ne touche pas terre, mais elle n'est pas loin.

J'ai pas envie de toucher terre, et puis quelle terre ? Celle d'hier ou de demain, celle qui me fait peur ? Celle incertaine ? Celle qui me console de caresser des yeux ceux que j'aime ? Je vole dans ma tête mais je marche, petit soldat armé de solitude. J'arpente ces rues qui n'ont plus d'histoire, figées dans un présent perpétuel pour combien de temps encore ? Je marche à moins que je rêve de marcher. C'est pas grave... l'important, c'est de continuer à rêver, de s'évader. De m'évader de ce silence qui m'opresse. Je rêve de croiser à nouveau ce regard. Demain peut-être, je reprendrai le bus.

On est demain. Après avoir pris un café, enserré ma chevelure noire indomptable dans un élastique en tire-bouchon, je prends le bus. Mais ce bus ne m'emmène pas où je veux aller. Enfin, je ne veux pas y aller, mais il le faut. Après 3 mois d'isolement, j'étais

enthousiaste à l'idée de retrouver les collègues. Cette joie fut de courte durée tant la tâche est éreintante. À mon étonnement, le bus 48 prend un chemin différent de son habitude. Je n'ai pourtant pas remarqué de déviation. Malgré l'heure matinale, le ciel s'assombrit. Le vent se met à souffler, de plus en plus fort. Je remarque alors que tous les passagers ont enlevé leur masque ; une odeur douce acidulée se répand entre les rangées et rend la respiration difficile. Comme c'est agréable ! Le paysage se brouille, je commence à me sentir flotter. Je sombre dans un profond sommeil, mais je ne le sais pas encore.

Ce n'est qu'au réveil que j'aperçois les montagnes verdoyantes et les sommets enneigés...

Je suis fatigué de marcher, d'errer, d'imaginer, de rêver à un monde meilleur, différent. Mon cerveau est encombré, il mouline sans arrêt. J'aperçois alors un parc au loin, j'accélère le pas. Ma tête tourne, mes jambes peinent à me porter.

J'arrive enfin, je me couche de tout mon long. Tant pis, j'enlève le masque. Je sens l'herbe, je la respire, la palpe. Quel bonheur ! Je revis, je me sens redevenir humain. Je sens l'air me caresser, me pénétrer par tous mes pores. Mon corps est secoué par cette intrusion vivifiante. Peu à peu, mes tensions glissent, emportées par l'air. Elles tourbillonnent encore au-dessus de moi et hop ! Envolées ! Je me sens léger et totalement vidé de cette noirceur, de ces angoisses oppressantes.

Yeux fermés, sourire aux lèvres, je savoure ce moment suspendu. Une réelle renaissance !

Je me suis rendormi après ce moment d'extase. Trop d'heures sup', trop de pression, pas de vacances, si peu d'évasion. Le sommeil est mon voyage. Je t'aime dormir, je t'aime rêver.

Il y a un bourdonnement lointain, des paroles qui me font peu à peu décoller les paupières. Ça me prend quand même quelque temps pour piger. Piger que cet insecte robotique et

surdimensionné éjecte son message répétitif et que, bon dieu, je suis prié de m'en imprégner moi aussi, moi quidam. « Minuit... couvre-feu... amende... » Et il termine par « Prenez soin de vous et des autres. » Je vois Cendrillon qui quitte précipitamment la salle de bal, laissant le prince stupéfait en haut des marches du palais et puis la pantoufle de vair, carrosse, citrouille, la marraine bonne fée et tout ça. Je pense au dernier métro, au dernier tram. Au fait de renoncer aux derniers moments du repas avec les amis, bien au chaud à rire, à trop boire et à manger. Je reste allongé là.

Des pas s'approchent maintenant, un bruit comme des roues qui grincent aussi et un objet qu'on traîne. La personne s'avance dans la lumière du lampadaire resté allumé et là, je vois un sans-abri arriver vers moi, hirsute, un anorak abîmé sur lui, tirant son caddie. Il s'arrête près de moi, grogne. Il me dit : « J'chuis Jérémy et tu dors à ma place. »

Je n'y prête pas attention, sûrement mon imagination me joue-t-elle des tours, un shoot trop long d'oxygène sans masque doit sûrement avoir un effet hallucinatoire, peut-être dans quelque temps l'inscrira-t-on dans les dommages collatéraux des mesures « sanitaires ». Je suis bien sur mon banc. Je ne bouge pas. Jusqu'à ce que je sente une main sur mon épaule qui me secoue calmement. « Eh ! Tu m'entends ? » Une voix rauque, au bout du bras dont est issue cette main qui, à travers sa mitaine, ma veste, mon gilet et mon débardeur, me touche. J'ai du mal à y croire tellement ça me semble aujourd'hui précieux, un contact physique, sans sirène, sans interpellation, sans peur, sans mort. Alors, j'avoue, je fais le sourd, comme si ne plus entendre prolongerait l'expérience de sentir. Et ça marche. Un moment seulement. La main se fait plus vive, mais la voix aussi : « Oh ! j'te cause ! Tu dors à ma place. » Je bafouille, je replie mes jambes. « Désolé, désolé. » Un peu honteux, je n'ose pas regarder Jérémy. Je vois juste ses fines cannes dans son jean moulant délavé, et



ses grolles militaires. Son genou tape furtivement dans le mien comme pour vérifier que je suis bien vivant, puis il s'assied à côté de moi. « Eh, ça va ? » Je relève la tête, la tourne vers lui et opine du chef. Au-dessus de son masque, je plonge dans ses yeux bruns, remplis de lumière. Il tire un sac plastique de son caddie. « T'en veux ? » Et voilà, devant moi, une main tendue.

« T'as d' beaux yeux, tu sais ? » Je pense soudainement à cette réplique de Jean Gabin.

Que ça fait du bien de voir tes rires, tes yeux. Comme ça m'a manqué de voir des sourires. Pas d'émotion qui traverse le filtre du masque. Même les yeux ne dévoilent plus les sentiments. En s'immergeant dans ton regard, je me vois, pendant une fraction de seconde, enlever le masque de ton visage et t'embrasser, puis mes esprits reviennent « Veux-tu dormir dans un lit cette nuit ? Ma chambre d'amis est libre. »

Un coup de fil fait entrave à la réponse :

« La bulle sociale vient de se serrer encore, vous ne devez recevoir qu'une seule personne chez vous ! »

Le dilemme du confiné est de retour. Je me demande si on pourrait se couper du monde extérieur une fois pour toutes ?

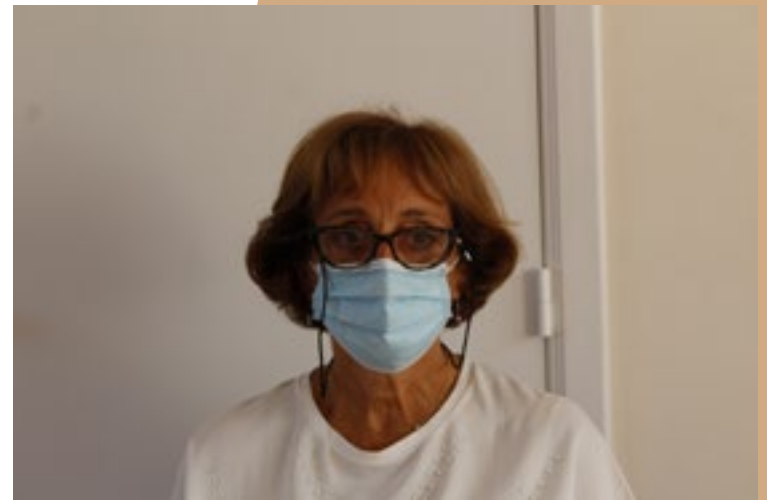
« Ne vous inquiétez pas, on est face à un confinement "light" cette fois. On peut se confiner et aller à l'école, se confiner et voyager, se confiner et aller chez le fleuriste.

— Vous devez vous estimer heureux quand même car on n'a pas suivi nos voisins – cette fois-ci – qui vivent en ce moment un deuxième lock down plus restreint que le nôtre en pleine période de fêtes. Vous avez trois jours, quand même, pour attaquer les magasins et vider les rayons. N'oubliez pas le couvre-feu toujours en vigueur, à 22 heures chez soi ! »

Chez soi, comme si tout le monde en avait un ! Et Jérémy, que deviendra-t-il ?

« Ne vous inquiétez pas pour lui, on va lui délivrer une "attestation de non-hébergement" ! »...

**Kaspy N'Dia, Olivier Schneider-Depouhon, Lorenzo Massa,  
Myriam Rochdi, Isabelle De Vriendt, Philippe d'Huart,  
Marie Tichon, Rosetta Gianfelice, Olga Gelgessen,  
Amanda Dos Santos Machado, Marianne Altuzarra-Pero,  
Sylvie Van Molle, Geraldine Catino, Sophie Cauderlier,  
Antonia Raya Garcia, Dominique M, Melissa Vicaut,  
Regina Röhrer et Chadia Faiz**





## Les auteur·trice·s

### Qui sont-elles ? Et qui sont-ils ?

*Les auteur·trice·s sont des grives,  
qui se nourrissent de fleurs de mots,  
que l'arbre porte au printemps.  
Elles s'enivrent en les mangeant,  
mais ne prononcent leurs griefs  
qu'à l'heure tardive des vendanges, lorsqu'elles s'envolent  
en laissant un recueil typé élégant,  
exotique et gourmand.*

Lorenzo Massa

#### **Geraldine Catino**

Après avoir voyagé parmi les nuits de ses souvenirs,  
la voilà itinérante entre rêve et réalité.  
Elle vole des mots qu'elle écrit,  
elle les libère dans d'autres phrases  
qui deviennent des images.  
Les mots qu'elle a lus ont enrichi ses rêves  
et elle rêve de nouveaux mots  
qu'elle vole au rêve....

#### **Sophie Cauderlier**

Sophie aime : observer, jardiner, écouter et être en mouvement, à pied ou à vélo de préférence. Elle aime l'humain, la montagne, la découverte de la Belgique, la vie de famille nombreuse,

la musique, la lecture (blottie sous une couverture ou dans l'écrin vert de la forêt). Elle aime son métier de médecin généraliste. Donner, partager et recevoir.

#### **Isabelle De Vriendt**

Isabelle aime se mettre au service, créer du lien, favoriser des dynamiques collectives où l'ego se met en veille. Elle aime être en mouvement, dans sa tête, et marcher l'aide à avancer. Elle aspire à être au plus juste avec soi, dans ce dialogue avec le monde qui l'entoure, visible et invisible, les gens, proches et moins proches, la nature, les âmes, les énergies et les couleurs. Écrire est pour elle un acte de recherche, d'analyse, d'expression, d'exploration artistique, de création. Un outil puissant à portée de main, à partager, dans cette ouverture indispensable à la respiration des jours.

#### **Philippe d'Huart**

Prête-plume pour d'aucuns, écrivain public à l'occasion pour d'autres, Philippe a gardé de son expérience de vie et de ses études le goût de l'écriture. Il apprécie l'humour et les bons mots. Depuis peu, il s'essaie au roman ou à la création d'articles à thèmes.  
Cet exercice fut pour lui une véritable découverte remplie d'authenticité et de partage.

#### **Amanda Dos Santos Machado**

Amanda est brésilienne, elle a 25 ans et actuellement habite à Lyon, en France.  
Elle a découvert les collectifs d'écrits et ScriptaLinea en 2016 à travers sa très estimée et regrettée professeure Ana Angélica. Elle était encore au Brésil quand sa passion pour l'écriture l'a conduite à son premier collectif nommé Entrelinhas. Participer à ce projet lui a apporté de la motivation, tout en exerçant sa créativité et surtout en faisant des échanges enrichissants.

Selon elle, tout cela a été possible grâce à la chance qu'elle a eu d'avoir rencontré et établi une vraie amitié avec des personnes aussi passionnées pour la construction collective des connaissances et qui ont toutes un aussi grand savoir-faire que savoir-être.

Son inspiration acquise auprès des collectifs d'écrits l'a toujours accompagnée et c'est pour cette raison qu'elle continue à écrire. L'écriture représente pour elle un espace de liberté et une façon d'être elle-même lorsqu'elle couche sur le papier ses pensées.

### **Chadia Faiz**

Une image, un fait déclenchent une idée  
Une idée en invite une autre  
Le défilé commence  
Le temps s'évapore  
Le tableau se dessine  
Tantôt une enfant qui ne grandit jamais  
Tantôt une dame de tous les temps  
Habitée par le mot  
Ma plume, mon élixir d'inspiration  
Pour le bien, et pour le pire.

### **Olga Gelgessen**

Olga a toujours eu, d'aussi loin qu'elle s'en souviene, comme bâton de pèlerin l'écriture, elle lui a permis de survivre dans des situations très précaires !!! C'est grâce à elle qu'elle est encore parmi vous aujourd'hui...

### **Rosetta Gianfelice**

Lire – écrire, deux activités qui ont occupé la vie de Rosetta depuis sa prime jeunesse. Les bibliothèques l'ont toujours fascinée. Presque autant si pas plus que les églises.  
Quand elle sort, elle a toujours un stylo et un carnet dans son sac. Avant l'arrivée des smartphones et de l'Internet mobile, oh

blasphème !, elle ne sortait jamais sans un livre, au cas où elle s'embêterait dehors .

Grâce au collectif d'écrits, elle s'adonne à ses deux passe-temps favoris. Elle écrit et extériorise ainsi ses ressentis. Elle lit les écrits des autres, ce qui lui permet de rentrer un peu dans leur intimité. Elle aimerait, à travers ces moments collectifs, donner le goût de la lecture et de l'écriture et, modestement, par ces moyens, alléger la vie des gens comme ils ont allégé la sienne...

### **Lorenzo Massa**

Attrape-le !  
et un flux inonde un cœur  
qui forge l'esprit.  
L'écriture, l'échappée dans la découverte,  
l'aventure vers ce qui surgit.  
Ici ! là ! devant toi !  
Définis-le.  
Coupe, taille l'ébauche  
au style de la candeur  
d'une fidèle compagne  
qui projette ses formes sur une toile,  
toujours en devenir.

Présentation de l'auteur, par Marianne :

Subtil stilet, âpre caresse, Lorenzo a le mot qui fuse, percute, bouleverse et questionne. Dans une recherche éperdue de nommer l'innommable, de lui accorder un sens, ses vers frappent raison et cœur à la fois. Et quand la tendresse toute en velours s'invite à la fête, c'est aux sens qu'elle s'adresse pour distiller nature et charme. Entre rébellion et passion, la liberté prend ses aises dans ces écrits qui bannissent toute frontière à la création.

### **Dominique M**

Dominique M aime les mots, certains mots, leur matière, leur potentiel d'imaginaire, quelques images incertaines et le sens évident qui souvent se profile entre eux. Elle les aligne pendant ses loisirs, tantôt avec aisance, tantôt laborieusement, comme une échappée du quotidien.

### **Kaspy N'Dia**

Kaspy est Artiste-Musicien chez Eastman Sidi Larbi Cherkaoui, Chercheur au centre d'études et de recherches sur les valeurs Africaines (Cerva/Paris), Amoureux du multiculturalisme, de l'amour, de l'harmonie, de l'unité dans la diversité !

### **Marianne Pero**

Marianne aime dessiner des mots, les tracer, les tisser en récits, partager l'intimité qu'ils dévoilent. Hors de l'espace-temps qui nous limite, ils forgent des ponts propices aux rencontres où la création est... le maître mot !

Lorenzo présente Marianne

Une charnelle étreinte  
vous prend entre ses mots.  
Elle imprègne vos sens  
et noie, dans la couleur,  
le chagrin, le manque et la peur.  
Il n'y a pas de cadre à ses tableaux,  
la toile dans l'espace  
vous comble,  
le temps d'une étreinte.

### **Antonia Raya Garcia**

Antonia est passionnée par la lecture, l'écriture, les voyages, les marches tout particulièrement en pleine nature. Cela lui procure plaisir, découverte et enrichissement.

Elle aime aussi les gens, le contact, l'échange, le fourmillement. Sans oublier les siens qui sont son moteur de vie.

Participer à ce collectif, et particulièrement en ces temps de confinement, a été un bonheur pour elle, une vraie source d'énergie, de joie et surtout d'évasion.

### **Myriam Rochdi**

S'il faut parfois s'armer pour ouvrir au jour lorsqu'il frappe à la porte, alors empoigne la poésie.

Mais si un matin, précisément, elle fait défaut, alors attends simplement qu'elle revienne, silencieuse, de par-delà l'horizon funeste et ses étendues désolées.

Car elle finit inmanquablement par revenir, de par-delà les cours du temps que la conscience enjambe.

Pour se confondre dans un souffle à une grimace ou à un sourire, au bruissement discret d'une aile de moineau, au soupir d'un résistant feuillage, au ricanement d'un sous-bois.

Attends juste un peu, car au creux du plus strident des désespoirs, elle ondule quand même, finissant par renaître de sous la cendre odorante.

### **Regina Röhrer**

Regina aime les mots. Les mots doux comme une caresse, les mots qui éclatent à la figure. Les mots qui racontent, les mots qui résonnent comme son rire. Les mots pour dire. Depuis son enfance, elle apprécie la littérature. Attirée par ses langues et son bouillonnement culturel, elle s'installe à Bruxelles. Depuis 2000, elle y travaille comme comédienne et enseignante en langues. Récemment, elle découvre l'écriture.



## **Olivier Schneider-Depouhon**

Olivier navigue comme il peut, à l'instar de toutes et tous, sur les eaux agitées de cette année pas comme les autres. Après avoir mis les messages complotistes là où est leur place, à la poubelle, où les a rejoint la prose de ceux qui rêvent d'un deuxième mandat du clown infantile qui trépigne outre-Atlantique, il peut se consacrer à l'écriture sans se poser trop de questions et participer à une belle entreprise collective : un jeu de création qui fait surgir des images et devrait agir comme un exorcisme pour les cauchemars du temps présent.

## **Marie Tichon**

Entre son travail et sa vie de famille, Marie aime rêver, profiter du moment présent, s'inspirer du monde qui l'entoure et y voir le beau pour le transposer dans ses petits textes. Elle se nourrit de belles rencontres humaines et de temps de création. Elle essaie de rendre concrets, au quotidien, ses idéaux : de justice et de paix dans son travail social et d'écologie dans sa vie personnelle. La création de textes est une des voies d'expression qui la met dans un état de Flow\*.

(\*Flow : état mental atteint par une personne lorsqu'elle est complètement plongée dans une activité et qu'elle se trouve dans un état maximal de concentration, de plein engagement et de satisfaction dans son accomplissement. Fondamentalement, le Flow se caractérise par l'absorption totale d'une personne par son occupation. Source : *Wikipedia*)

## **Guy Van Deursen**

Écrire pour Guy est un besoin, une passion, une échappatoire depuis qu'il a 15 ans. Le porte-plume est pour lui un objet sensuel. Il aime l'entendre glisser sur le papier, le regarder, le toucher, le faire valser sur le vélin au gré de son imagination. Lorsqu'il écrit, l'encre distille les mots de son âme et le papier vierge se gonfle

de vie comme le ventre d'une femme enceinte. Il emporte toujours son porte-plume qui ancre ses pensées dans le papier, un peu comme un arbre prend racine dans la terre qui le nourrit.

## **Sylvie Van Molle**

Sylvie est artiste, créatrice, régisseuse, photographe et fondatrice d'une compagnie de théâtre, la « Compagnie Les rêveurs éveillés ». Attirée essentiellement par les arts contemporains, toutes disciplines confondues, elle a commencé l'écriture par la rédaction d'une pièce de théâtre, d'un long et de plusieurs courts métrages. En 2016, elle adapte, met en scène et interprète, sa première nouvelle « Sous la neige, la ville » et en 2020, elle écrit, réalise et interprète, le court métrage « À quoi bon ? » C'est sa huitième nouvelle.

<https://lesreurseveilles.wixsite.com/compagnie>

## **Melissa Vicaut**

Quand elle ne sait pas où elle a mis sa tête, Melissa Vicaut cherche ses mots. Durant le confinement, elle en a trouvé quelques uns, posés au coin d'un bureau, sur une branche de cerisier, et même au beau milieu de l'assiette. Entre les heures télé travaillées avec pour seul contact physique les touches d'un clavier d'ordinateur, celles passées à rêver d'un monde où le virtuel re-deviendrait réellement virtuel, Melissa a rejoint le collectif comme un funambule tentant de garder l'équilibre sur le fil reliant la réalité à la fiction.

# Le parcours d'écriture

*Dans chaque recueil, nous présentons les lieux qui nous ont accueillis. Nous vous présentons ici les outils numériques qui nous ont permis de rester en contact et d'avancer dans notre projet, pour ce parcours particulier qui s'est déroulé d'avril à décembre 2020.*

## Roundcube

*Roundcube* est un client de messagerie pour le protocole IMAP écrit en PHP et JavaScript, publié sous licence libre GPL

## Framasoft

Issue du monde éducatif et désormais tournée vers l'éducation populaire, l'association *Framasoft* est avant tout un réseau de projets, dont le premier, l'annuaire Framalibre, remonte à 2001.

Ces projets sont animés par des personnes collaborant autour d'une même volonté : promouvoir les libertés numériques.

Le respect des libertés fondamentales des utilisatrices et utilisateurs, garanties par des contrats légaux (les licences libres), est au cœur du mouvement libriste et permet de s'assurer que l'humain reste en maîtrise de l'outil numérique.

Le but de Framasoft est de proposer, principalement en ligne, un ensemble d'outils concrets et pratiques visant à faciliter l'adoption :

- de logiciels libres (annuaire, clés USB, installateur...) ;
- de créations culturelles libres (blog, traduction, maison d'édition...) ;

- de services libres (plus de 30 dans le projet Dégooglisons Internet).

Présenté comme une « porte d'entrée dans le monde du Libre », le réseau Framasoft souhaite se positionner comme un trait d'union entre la communauté des libristes et le grand public.

## Framadate

*Framadate* est un service en ligne libre permettant de planifier un rendez-vous ou prendre des décisions rapidement et simplement. Il est initialement basé sur Studs, un logiciel développé par l'Université de Strasbourg. Aujourd'hui, son développement est assuré par l'association Framasoft.

## Framaforms

*Framaforms* est un service en ligne libre qui permet de créer, éditer et publier ses formulaires en ligne (sondages, enquêtes, pétitions, etc.), puis d'en récolter, analyser et exporter les réponses.

## Jitsi

*Jitsi Meet* est une solution de visioconférence 100% libre, entièrement cryptée, que vous pouvez utiliser sans limitation de temps et de participant·e·s, tous les jours, gratuitement, sans avoir besoin de vous inscrire.

## Loomio

*Loomio* est un logiciel libre de prise de décision. Il constitue plus particulièrement une application web qui met en œuvre un réseau social permettant à tout groupe ou organisation, quelle que soit leur taille ou leur forme, de collaborer pour aboutir à des consensus et ainsi permettre une prise de décision en prenant compte des différent·e·s acteur·trice·s. Ce fonctionnement représente une forme de gouvernance démocratique.



Les réunions en présentiel qui ont eu lieu de juillet à octobre 2020 se sont tenues au bureau de **ScriptaLinea**, dans le respect des mesures sanitaires en vigueur.

La **Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-Saint-Jean** (<http://www.lamaison1080hethuis.be>) était prête à accueillir notre collectif pour une lecture des textes – également en connexion avec les écrivain·e·s résidant en dehors de Bruxelles – à Grez-Doiceau (Wallonie), à Paris et à Lyon, le 11 décembre 2020. Les mesures sanitaires prises en Belgique le 30 octobre ont rendu cette programmation impossible. Nous espérons pouvoir présenter notre recueil dès que les conditions sanitaires le permettront.

Le recueil a été présenté sur les ondes de **Radio Air Libre** ([www.radioairlibre.net](http://www.radioairlibre.net)) le 31 décembre 2020.

## Remerciements

Le Collectif dé-masqué  
et ScriptaLinea remercient

Nous tenons à remercier toutes celles et ceux qui nous ont aidé·e·s en participant, en soutenant et en partageant ce projet :

- Isabelle De Vriendt et Sylvie Van Molle, qui ont initié, accompagné et porté le projet, au service de l'ensemble du collectif, également très porteur ;
- Paul Dupuis et Nathalie Jonckheere pour une ultime relecture de nos textes ;
- Robin Lejeune, pour le graphisme et la mise en page ;
- la Fédération Wallonie-Bruxelles et le service de l'Éducation permanente ;
- le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles ;
- la Commission communautaire française et le service de la Culture ;
- Actiris.

*Mars 2020* sera présenté en 2021 à la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-Saint-Jean, en vidéo et en public, ainsi que dans l'émission « Des livres pour dire » de ScriptaLinea, sur les ondes de Radio Air Libre, le 31 décembre 2020.

Le Collectif dé-masqué et ScriptaLinea



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de son Parlement,  
de la Commission communautaire française, d'Actiris  
et de la Commune d'Uccle et de son Échevinat de la Culture.



Le graphisme est réalisé par Robin Lejeune.

L'illustration de la couverture est de Melissa Vicaut, celle de la quatrième de couverture (partie supérieure) de Marie Tichon.

La mosaïque (page 148) a été conçue par Sylvie Van Molle, à partir de photos réalisées par les écrivain-e-s et de photos libres de droit.

Toutes les photos et illustrations reprises dans le recueil ont été réalisées par le Collectif dé-masqué ou sont libres de droit.

L'illustration de masque en pied de page provient de Freepik.com.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur [www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org).

Pour tout don à l'asbl ScriptaLinea :

IBAN BE42 5230 8059 5254 / BIC TRIOBEBB (Triodos)

D/2020/13.013/10

# Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)

